

Aicardiana

2^e série — n° 13 — 15 août 2015

Numéro estival

Textes de Jean Aicard :

- *Les deux stablazaires*
- *Les esprits frappeurs*
- *L'ânon de dame Austreberthe*
- *Le marchand de larmes*
- *La grande mesure*
- *Le bonnet d'Yvon*

Notes et documents

Dominique AMANN

- *Le père Hyacinthe Loyson*
- *Le facteur Maurin*
- *Le coup passa si près*
- *Si j'avais combattu...*

▪ *Anniversaire de Waterloo*

Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 13

Éditorial 5

Textes de Jean Aicard :

Les deux stablazaïres 7
Les esprits frappeurs 17
L'ânon de dame Austreberthe 23
Le marchand de larmes 29
La grande mesure 35
Le Bonnet d'Yvon 53

Notes et documents 67
Le père Hyacinthe Loyson 69
Le facteur Maurin 87
Le coup passa si près 97
Si j'avais combattu... 101

Anniversaire de Waterloo. Jean AICARD 107

ÉDITORIAL

Au début du mois d'août 1895, Jean Aicard proposa, sous le titre *L'Été à l'ombre*, vingt nouvelles, récits et histoires provençales, écrits à des dates diverses et déjà publiés dans la presse. Le recueil était dédié au peintre Frédéric Montenard avec cette préface :

À FRÉDÉRIC MONTENARD

À toi, le peintre exact des étés qui chauffent à blanc, et des ombres couleur de pervenche, je dédie ce livre, parce que tu y retrouveras quelques souvenirs de notre pays où ta bastide n'est pas loin de la mienne, où la lumière et l'azur sont des réalités brutales, où l'ombre est un rêve en vain désiré.

Tu retrouveras, dans ce petit livre, le potier notre voisin, le savetier et le maçon de notre village, la culture ardente des immortelles, inaltérables fleurs du souvenir, et cette histoire des deux étameurs, bonne à réjouir des simples, des enfants, des villageois restés candides.

Si tu veux essayer de lire, l'été, à l'ombre, emporte ce livre. C'est un recueil d'histoires brèves, lecture facile à couper de petits sommes rythmiques et doux, conseillers d'indulgence, et durant lesquels le songe du lecteur satisfait achève et embellit les rêves du conteur...

Lis mon livre l'été, à l'ombre.

J. A.

La Garde-près-Toulon, 10 juillet 1895.

C'est dans le même esprit qu'*Aicardiana* publiera désormais, pour sa livraison du 15 août, un *numéro estival* de lecture plus facile. La matière ne manque pas puisque notre écrivain a laissé de nombreux textes divers et variés – histoires, récits, légendes, contes, galéjades – seulement publiés dans la presse de son temps et aujourd'hui à peu près introuvables.

En cet été de forte chaleur, il sera agréable de déguster ces bonnes histoires à l'ombre.

Le flux des questions posées par les lecteurs n'ayant pas été ralenti par la canicule, ce numéro offre également ses habituels *Notes et Documents*.

Enfin, à l'occasion de son bicentenaire, l'anniversaire de la bataille de Waterloo, livrée le 18 juin 1815, a été commémoré cette année d'une manière fastueuse, avec reconstitution sur le lieu même des combats. J'ai donc complété cette livraison d'*Aicardiana* avec le poème que composa Jean Aicard en juin 1865 et qui est resté inédit : cette œuvre de jeunesse révèle déjà, chez notre écrivain, une grande maturité politique.

Dominique AMANN

LES DEUX STABLAZAIRES¹

« — O ! *stablaza casséroll' è blantsi forcettes ! stablaza !* » Ce qui veut dire : « Oh ! étamer casseroles et blanchir fourchettes, étamer ! »

Poussant de temps à autre ce cri traditionnel à travers les échos de nos collines de Provence, deux étameurs piémontais allaient au hasard, de bastide en bastide, par un beau jour d'été.

Ils portaient comme enseigne quelques vieux chaudrons qui avaient noirci leurs mains, et, en toute évidence (ne sais comment) leur visage qu'on devinait rose pourtant sous les taches de suie. Ces étameurs étaient gras et ils marchaient à la sueur de leur front, avec nonchaloir en cherchant l'ombre des « clapiers² » et des pins parasols. De la sueur qui ruisselait sur leur

¹ NDLR. — Le verbe *stablaza* ou sa variante dialectale *establaza* n'appartiennent pas à la langue provençale : puisque les deux étameurs sont dits « piémontais », il doit s'agir d'un verbe de leur patois, du moins tel qu'il a été restitué par ceux qui l'ont entendu. En revanche, *stablazaire*, sans tréma sur l'*i*, est une substantivation habituelle en provençal, à l'image du verbe *estama*, « étamer », qui produit le substantif *estamaire*, « étameur ».

Cette histoire des *Deux Stablazaires* a connu un beau succès littéraire. La publication *princeps*, ici reproduite, est celle du *Petit Var*, 3^e année, n° 585, mercredi 3 mai 1882, « Les contes de Jean Aicard », page 1, colonne 4, et page 2, colonnes 1-3. On la retrouve ensuite, à au moins quatre reprises, dans la littérature française : AICARD (Jean), *L'Été à l'ombre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, août 1895, pages 277-290 ; *Les Annales politiques et littéraires*, 15^e année, n° 753, dimanche 28 novembre 1897, pages 351-352 ; *Le Petit Marseillais*, 28 septembre 1902 ; et, avec des modifications, dans : AICARD (Jean), *Le Rire de Maurin des Maures*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1923, pages 80-87. — Les Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 4, pages 45-50, offrent enfin une version espagnole.

² NDLR. — En français montagnard, le mot « clapier » désigne un amoncellement de roches ; le provençal a l'équivalent *clapié*, « tas de pierres,

visage, une goutte parfois tombait jusqu'à terre, noire sur les « roucas³ » blancs. Les deux « stablazaires » marchaient de conserve, sans échanger un mot, en rêvant.

À quoi pouvaient-ils bien rêver dans ce magnifique paysage ? Le soleil était sur son déclin. Le flanc de nos collines, où s'étagent en gradins la vigne et les blés alternés, portait à la fois la gloire de juillet et l'espoir de septembre. La lumière flottait partout, tremblotante comme une étoffe transparente, merveilleuse, envolée au gré des brises, s'accrochant et s'étalant partout. Pas un atome voltigeant qui ne fût prisme ; pas un grain de poussière en l'air qui n'apparût étincelle. Et à l'horizon, sur la mer scintillante, cette gaze, formée d'atomes lumineux et tremblants, semblait comme le voile nuptial de la Méditerranée amoureuse... C'est peut-être à cela que rêvaient les deux compagnons. « *O stablaza cassérols ! stablaza !* » Brusquement, s'arrachant à sa rêverie panthéiste, l'un ou l'autre ouvrait sa grande bouche et lançait dans la lumière son cri éclatant ; puis la bouche se refermait, et les deux stablazaires poursuivaient leur route muets, précédés de leur ombre longue et suivis du bruit de leurs gros souliers heurtant les roches, et du tintement de leurs chaudrons entrechoqués.

Or, ainsi cheminant, ils arrivent à la nuit tombante, à Pierre-feu. Le petit village, bâti sur un mamelon, reçoit à pleines vitres les rayons rouges du couchant. Les deux establaza gravissent la

amas de cailloux », ou son féminin *clapiero*. — NOTE : dans cette livraison d'*Aicardiana*, tous les mots provençaux expliqués l'ont été d'après *Lou Tresor dóu Felibrige*, de Frédéric Mistral.

³ NDLR. — Du radical *ro* le provençal dérive *roc*, « roc » ; *roco*, « roche, roc isolé, rocher à pic, roc fortifié » ; *roucado*, « suite, chaîne de rochers » ; *roucage*, *roucàgi*, « rochers, en général » ; *roucaias*, « lieu rocheux, endroit rocailleux » ; *roucaio*, « rocaille » ; *roucan*, « grosse roche, roc énorme » ; *roucaredo*, « tas de rochers » ; et *roucas*, « rocher, gros rocher », féminin *roucasso*, diminutif *roucassoun*, forme péjorative *roucassas*, « vilain rocher ».

rampe tortueuse et s'arrêtent au *Cheval vert*, chez l'aubergiste Trotebas.

Ils dînent bien et vont se coucher.

L'hôtelier en personne les conduit à la chambre qu'il leur a destinée. Il les précède, un « calen⁴ » à la main. Le calen fumeux éclaire à peine un long corridor dans lequel s'ouvrent, à droite et à gauche, une douzaine de portes. La porte de leur chambre est la dernière de toutes... « Dormez bien, les amis ! dit l'aubergiste ; il fait jour de bonne heure en ce mois-ci, et je n'ai pas de « viores⁵ » plus qu'il n'en faut. J'emporte le « calen ». Couchez-vous donc sans lumière. En vous déshabillant dans la ruelle, vous ne sauriez manquer le lit, et vous n'êtes pas de ces commis-voyageurs de Paris qui font les « messeigneurs » et lisent de couchés ! Ainsi donc, restez sans chandelle. Bonsoir... Et crainte des voleurs, car mon auberge est pleine, — vu le romérage⁶ et la foire, — je retire la clef. Je rouvrirai à l'aube. »

— « Bonsoir donc, maître Trotebas, disent d'une seule voix les deux establaza ! »

— « Bonsoir, bonsoir... »

Maître Trotebas, en retirant la clef de leur porte fermée à double tour, rit tout seul, d'une étrange manière, à la lueur du « calen » odorant, car c'est de bonne huile d'olive qui brûle dans cette lampe en fer, de forme antique. Éclairé en rougeâtre par le « calen » qui se balance à son poing, au bout d'une chaîne rouillée, le visage de maître Trotebas est plein d'une gaîté

⁴ NDLR. — Le *calèn* ou *calèu* est la lampe à huile de forme antique, munie d'un appendice ou d'un anneau pour la tenir, ou encore d'une chaînette pour l'accrocher ; diminutifs *caleieto* et *caleioun*, « petite lampe, lampion » ; diminutif du second degré *caleiounet* ; *calèio*, « lampe à pied ».

⁵ NDLR. — *Viore* : terme argotique pour *calèn*.

⁶ NDLR. — « Romérage » : francisation du varois *roumeirage* qui désigne, au sens étymologique, le pèlerinage, notamment le pèlerinage à Rome, mais est plus couramment utilisé pour signifier « fête votive, fête religieuse locale ».

diabolique et mystérieuse... Quels peuvent être les projets du mystérieux et diabolique aubergiste ?

Aubergiste facétieux, maître Trotebas, qui a tiré son plan, vient d'enfermer à double tour les deux étameurs dans une chambre noire, sans jour d'aucune sorte, sans fenêtre ni soupirail, dont la porte même ouvre dans un corridor obscur, où la clarté du ciel ne peut pénétrer que par d'autres portes ouvertes... « Eh ! eh ! eh ! le bon tour, ma foi !... » L'ingénieux Trotebas rit tout seul en redescendant dans la grande salle basse ; car Trotebas est un maître « galejaire⁷ », un émérite farceur, la joie et l'honneur du village, l'auteur et l'acteur comique de sa commune, où les théâtres sont inconnus... Trotebas rit donc étrangement à la lueur de son « calen », car il a conçu l'idée d'une farce admirable dont les deux étameurs seront les involontaires héros, une mirobolante comédie qui lui fera le plus grand honneur et dont on s'entretiendra à vingt lieues à la ronde, le soir, dans les veillées, pendant longtemps !...

Le lendemain matin, l'aurore aux doigts de rose se soulevant sur la pointe des pieds, chercha par monts et vaux, dans les « drayes⁸ » fleuries de thym et de lavande, les deux stablazaires matinaux, et s'étonna de ne pas les rencontrer !

Eux qui d'ordinaire, levés « avant jour », lestés d'un pain frotté d'ail et arrosé d'un verre de « garden⁹ », promenaient leurs chaudrons sonores sous les pinèdes, à l'heure où le soleil commence à paraître, — que faisaient-ils donc aujourd'hui et comment n'étaient-ils pas encore par chemins ? — Eh quoi !

⁷ NDLR. — En provençal *galejaire* — sans tréma sur l'*i* — « qui aime à plaisanter, à berner ».

⁸ NDLR. — En provençal *draïo* ou *draïou*, « chemin rural, chemin pastoral » ; diminutifs *draïeto*, *draïolo*, *draïoulet* féminin *draïouleto*.

⁹ NDLR. — *Garden*, abréviation pour *aigo ardènt*, « eau-de-vie ». Variantes dialectales : *eigardènt*, *aigardènt*, etc.

seraient-ils pour la première fois oublieux de leur maîtresse, l'aurore, dont ils n'ont jamais manqué le royal petit lever, et qui se plaît tant à se mirer dans le poli de leurs chaudrons de cuivre ? Hélas ! la matinée se passe, et les deux stablazaires, victimes de la ruse, pleins d'une confiance enfantine et d'une primitive candeur, dorment côte à côte dans le même lit, à poings fermés, comme il sied à des Piémontais qui ont fait plus de seize lieues d'une haleinée.

Le premier des deux qui s'éveille a dormi plus d'un tour de cadran, douze heures ! — Il est dix heures du matin. — Il n'a plus sommeil, plus du tout, mais, comme il fait encore nuit, il s'étonne de son insomnie et se donne de garde d'éveiller le camarade... Le camarade de son côté ne dort plus, et se garde bien de bouger, car, surpris de son insomnie, il ne veut pas que son camarade en pâtisse !

Ainsi, côte à côte, éveillés et n'osant se parler dans leur délicatesse exquise et dans la crainte des coups de poing l'un de l'autre, tous deux restent longtemps couchés roides, immobiles, silencieux, rongés par l'ennui de ne pas dormir, et les yeux écarquillés dans l'obscurité. Tout à coup, il semble à l'un d'eux qu'il a entendu une sonnerie... il compte en lui-même les coups d'une horloge fantastique et l'halluciné laisse échapper ce cri : « Miejour¹⁰ ! »

Pourquoi *midi* ? et pas minuit ; il est midi, en effet ! Quelle voix secrète a révélé à cet homme la vérité de l'heure ? Eh ! celle que Dieu a mise dans l'estomac de tout honnête homme : la voix de la faim !

— Ouvre la fenêtre, dit à l'un l'autre. L'autre, de la chercher à tâtons, la fenêtre ; mais on sait qu'il n'y a point de fenêtre dans la chambre qu'a donnée l'aubergiste à ses hôtes mystifiés.

¹⁰ NDLR. — En provençal, « midi ».

— La fenêtre ?... Je ne la peux pas trouver ! — Quel âne !... De l'eau à la mer, par la madone ! tu n'en trouverais pas, fada !

Et voilà nos deux hommes ensemble, à tâtons tous les deux, cherchant la fenêtre le long des murs ! ils ne heurtaient aucun meuble, car la noble chambre n'était meublée que d'un lit ; ils tâtonnaient donc dans l'obscurité, ne palpant que murailles plates, ouvrant leurs yeux tant qu'ils pouvaient et commençant à pâlir de peur, car le sortilège semblait s'en mêler, et de vrai, quant à supposer sans fenêtre une chambre d'auberge, non, cela ne leur venait pas !

Pendant ce temps, pieds nus pour ne pas être entendus, l'aubergiste et ses clients, « grouliers¹¹ » et marchands forains, les amis de l'aubergiste et sa famille, ses quatre enfants (son chien même était là qui aboyait par instant et se faisait battre), tous, dans le corridor obscur, tâchaient de deviner au bruit ce que faisaient dans l'ombre les deux victimes.

À force de chercher la fenêtre, les stablazaires trouvèrent la porte ! et va de la battre et « basseler » à tour de bras, à coups de pieds, en jurant comme s'ils étaient en colère. Et l'aubergiste de répondre tout à coup avec sa voix enflée à la croquemitaine :

« Qui pique¹² ainsi, tron de sort¹³ ! Avez-vous fini, ô mandrins¹⁴ ! Voleur de tonnerre, eh ! fénas¹⁵ ! Attendez, si j'y vais, je vous ferai bien taire !... Attendez, étameurs de carton ! » Et

¹¹ NDLR. — *Groulié*, au sens premier, « savetier » ; par extension et péjorativement, « mauvais ouvrier, voire traîne-savate ».

¹² NDLR. — Francisation du verbe *pica*, « frapper, battre, heurter, cogner ».

¹³ NDLR. — *Tron*, « coup de tonnerre, foudre » ; *tron de sort* est un juron fort usité, de préférence à *tron de Dièu* puisqu'il était généralement admis que l'on ne devait pas jurer le nom de Dieu.

¹⁴ NDLR. — *Mandrin*, « chenapan, scélérat, brigand » ; par référence à Louis Mandrin, célèbre redresseur de torts et justicier dauphinois.

¹⁵ NDLR. — Patois varois ; le provençal connaît plus précisément *fenat*, « mauvais sujet, sacrifiant ».

tout en disant : « Attendez, » prestement il se déshabillait, se mettait en chemise, comme un homme au saut du lit, et prenait en main et allumait la lanterne nocturne dont on se sert pour visiter l'étable. Et tout l'auditoire, pieds nus, étouffant d'un rire contenu et qui s'échappait parfois des bouches en sifflant comme un vent coulis, dégringolait l'escalier, pour ne pas arrêter sitôt la bonne farce.

Maître Trotebas ouvrit la porte et, terrible sur le seuil : « Oh ! marrias¹⁶ ! chats de rue, douleurs de maison ! va-nu-pieds, coureurs de grand' route, allez ! ô étameurs de ma tante ! n'avez-vous pas crainte, qué ? Que vous prend-il de basseler ainsi ! Êtes-vous fous, donc, ou seulement ivres ! Il y a pourtant quatre heures déjà que vous avez bu en mangeant ! S'il se peut ! Un escaufestre¹⁷ ainsi ! Nous irons chercher les gendarmes tout à l'heure si nous voulons plier l'œil ! Oh, oh ! brigand de sort et pétard de cougourde ! je tiens auberge peut-être pour que ces musiciens de chaudrons viennent me faire musique de nuit et m'éveiller la maison, troubler les braves voyageurs et faire japper tous les chiens !... À cette heure de nuit, canaille, que vous prend-il de faire les mitamates ! il est juste minuit, que voulez-vous ? Dormez ! je vous ai dit qu'au jour on vous réveillera ! Les chaudrons sont-ils si pressés d'être étamés qu'il faille en démolir ma porte ! En voilà assez ! — Dormez, que j'ai dit ! »

Deux grands coupables pris sur le fait n'ont pas mine plus piteuse que les deux stablazaires qui, tête basse, s'allèrent coucher, et, à force de le vouloir, fatigués d'ailleurs par une faim tiraillante, de nouveau firent un long somme qui les tint

¹⁶ NDLR. — *Marrias*, féminin *marriasso*, « mauvais sujet, vaurien ».

¹⁷ NDLR. — *Escaufestre* signifie plus spécifiquement « suée, émoi, fausse alarme ». Le verbe *s'escaufi* signifiant « s'échauffer », *escaufestre* prend ici le sens d' « esclandre ».

sourds et muets jusqu'à la nuit, tandis que se gaudissait à leurs dépens le village tout entier.

Tout le village, et les paysans venus pour le romérage à la porte de l'auberge, se pressaient curieux, se racontant cent fois les détails de la nuitée, impatients de la suite, et l'inventant par avance avec divers dénouements.

Que de pots versa l'heureux Trotebas aux curieux assoiffés !
— Trois commis-voyageurs, qui devaient partir ce jour-là, firent bonne dépense encore, afin d'assister à la fin de l'aventure.

Cependant, à la nuit bien close, s'éveillèrent les deux héros. Et va de bâiller et de s'étirer en musique.

— Me semble qu'elle est longue, la nuit, dis un peu, toi, longue, LONGUE, LONGUE !

— Oh ! oui, répondit le camarade, si longue que jamais n'en ai vu sa pareille.

— De sûr, on ne dirait pas une nuit d'été !

— Ni même d'hiver, camarada !

— Et moi, je dis que peut-être on nous a emmasqués¹⁸ !

— Oui, j'ai vu hier au soir, en bas, pendant que nous mangions la soupe, un homme qui nous regardait en riant, et non d'un mauvais air !

— Ah ! nous aurons mangé d'une herbe !

— Il faut encore — tant pis — repiquer à la porte !...

— Attends, j'y vais... attends un peu...

Et, de peur de fâcher trop l'aubergiste, c'est tout discrètement, cette fois, que les stablazaires inquiets frappent à la porte. Toc, toc, toc !

Et, appliquant la bouche au trou de la serrure, de sa plus douce voix l'un d'eux :

¹⁸ NDLR. — Francisation du provençal *enmasca*, « ensorceler, jeter un sort ».

— Maître Trotebas !... Ô maître Trotebas ! Ouvrez-nous un peu, qu'il doit être jour cette fois !... Nous avez-vous oubliés, ô maître Trotebas !

Il les entend, pardieu, le bonhomme aux aguets ! Le compère se tient de rire ! Et cette fois, il ouvre, dans le corridor, la porte de sa chambre en face de la leur, et, dans sa chambre, il a ouvert la fenêtre par où se peut voir une bonne lune bien pleine et ronde comme un fond de chaudron luisant, tout de neuf étamé.

L'aubergiste, encore en chemise, et sa lanterne au poing, apparaît aux deux stablazaires :

« Eh bien, les amis, à la bonne heure, cette fois ? voilà qui est parler sans trop de bruit ! en gens honnêtes ! mais que ne dormez-vous, que diable ! jamais je ne vis gens si éveillés ! avez-vous la fièvre et que vous faut-il ? L'essentiel ne vous manque pas dans la chambre que vous avez. » À ce ton de naturel et de douceur, les stablazaires sentent la conviction de leur folie se glisser doucement dans leur sein, et s'excusant de l'erreur répétée, avec force soupirs, se remettent au lit !

Dormirent-ils, ou non ? Ils se livrèrent d'abord à une consternation silencieuse. Convaincus, mais étonnés, ils veillèrent dans l'ombre, immobiles comme deux statues, en espérant le jour, ne songeant qu'au soleil ! Oh ! comme leur tête était pleine de levers d'aurore, resplendissants !... Quand le jour fut proche, — le second jour ! — de lassitude ils firent encore un espèce de somme d'où ils furent en sursaut éveillés par l'aubergiste en grande indignation !

— Eh quoi ! dormias¹⁹, vous êtes la nuit miaulant et criards comme chats de gouttière, et, au jour, muets comme des sars !

¹⁹ NDLR. — En provençal, *dourmias*, « grand dormeur ».

Debout, beaux fainéants ! Dépêchez ! je vous fais lumière... je vous ai, par les saints, préparé une soupe à se lécher les doigts, et abondante comme pour des hommes qui seraient restés un jour sans manger ! — Dépêchez donc, avant une heure il sera jour plein, paresseux !

Ils furent vite habillés, pour être vite à la soupe ! et comme ils mangèrent ! Dieu sait ! après une assiettée, une autre, et l'aubergiste les regardait faire, et les clients et tout le monde, en riant. — « Ô bonnes gens, disaient les stablazaires, on dirait que vous n'avez jamais rien vu ! »

Le repas — une chaudronnée de soupe — le repas achevé, ils prirent leurs chaudrons sur l'épaule, et quand ils furent pour payer : « Non, non, braves stablazaires, dit le plaisant mais honnête aubergiste, je peux, en ce temps-ci, où j'ai tant de voyageurs à cause de la foire, donner pour rien la retirée à deux bons garçons comme vous ; et cette fois, amis, je me tiens pour payé. »

Ils s'en allèrent donc, les deux stablazaires, bien contents de l'affaire, et comme tout le village était sur pied, chacun à sa porte, pour les voir passer, eux, héros d'une telle farce, ils s'en allèrent disant, tandis que l'aube blanchissait et que chantait le coq : « Comme on se lève matin, en ce pays du diable ! » — « Eh, pardi ! je le crois ! les nuits y sont si longues ! »

LES ESPRITS FRAPPEURS *

« Je n'y avais jamais cru... J'habitais alors, tout seul, une maison de campagne isolée, et je couchais au premier étage, au-dessus d'une sorte de chaix, et au-dessous d'un grenier. Une nuit, comme j'appelais le sommeil en feuilletant un livre, j'entendis très distinctement des bruits de chaînes... Je prêtai l'oreille... les douze coups de minuit sonnèrent lentement à l'horloge lointaine du village ; je trouvai l'horloge ridicule de sonner minuit si à propos, et je me sentis rassuré par cette coïncidence comique.

« Au même moment, mes yeux se fermèrent malgré moi ; je m'endormis, et les bruits que je venais d'entendre servant de point de départ à un cauchemar affreux, je rêvai que j'étais encore au collège où mon régent me forçait à copier cent fois certaine histoire de revenants racontée par Plinie ou par ne sais quel autre ! Et comme mon régent courroucé me demandait si je comprenais le latin et ce que voulait dire *funis*, je répondais : *funérailles*. Le voyant se fâcher de plus belle :

— Non, disais-je, cela veut dire *chaînes*, bruit de chaînes et funérailles.

— Cela veut dire, s'écriait le régent hors de lui, la *corde* pour vous pendre !

« Quel drôle de rêve ! pensais-je tout en dormant. Là-dessus le livre, grâce auquel je m'étais endormi, tomba brusquement

* NDLR. — Cette pièce est reproduite ici d'après la publication *princeps* du recueil *L'Été à l'ombre*, pages 69-79. On trouvera une autre publication dans *La Revue française politique et littéraire*, n° 47, mardi 25 juin 1907, pages 714-716.

de mon lit sur le plancher, et je m'éveillai en sursaut. Ma bougie, usée jusqu'au bout, jetait des lueurs de mort, et un bruit de chaînes se faisait entendre distinctement dans la maison. Oui, c'était dans la maison, à n'en pas douter, que j'entendais distinctement un bruit de chaînes !

« Je me sentis pâlir et me mis sur mon séant. Mille raisonnements aussitôt se firent en moi, pressés, lumineux et rapides comme un faisceau d'éclairs. Je pensai : « Je suis seul ici, et il faut bien pourtant que je ne sois pas seul ! Qui donc est entré ? pour quoi faire ? pour voler ? Venir voler en traînant des chaînes, quelle apparence... ! Les chiens, d'ailleurs, n'ont pas jappé. Ils sont là, dans l'allée, sous la lune. Mais alors ?... allons donc, je n'y croirai jamais. Des esprits ? des esprits frappeurs ? Pourquoi veut-on que des esprits, êtres subtils, tout à fait supérieurs, se livrent à des occupations indignes même d'un bourgeois sérieux, comme celle de réveiller les gens avec des bruits incompréhensibles ! Allons, allons, j'ai mal entendu. Je rêvais funérailles, cordes, chaînes... et il y a de la fièvre, causée par un peu d'embarras gastrique, comme dirait le docteur. Voilà tout.

« J'en étais à cette conclusion, quand la bougie qui m'éclairait jeta une grande clarté blafarde, et tout d'un coup s'éteignit. J'entendis, dans le même temps, de petits coups frappés à intervalles égaux. On aurait dit qu'une baguette souple raclait les barreaux d'une grille !... Je songeai aussitôt à ce geste des dompteurs qui passent rapidement leur cravache sur les barreaux des cages à tigres. Évidemment j'étais agité, j'avais un peu de fièvre... je me levai donc, rallumai ma bougie, et ramassai mon livre qui se trouvait une revue. Comme j'allais me remettre au lit, mes regards tombèrent sur une vieille épée rouillée, débris de quelque noble panoplie, longue et lourde rapière à coquille, excellent instrument de défense contre un ennemi de chair et d'os. Je la suspendis à mon chevet, me disant que d'estoc ou de

taille, du plat, du tranchant, de la pointe ou du pommeau, il y avait là de quoi étendre un homme.

« Me voilà donc couché de nouveau, lisant, et à peu près rassuré. Je m'aperçus que mon livre contenait un article sur les *hallucinations*. Je le cherchai vivement et je lus les choses les plus inquiétantes touchant les maladies du système nerveux. Quand j'arrivai aux erreurs de l'ouïe ; quand je vis comment certains malades sont, nuit et jour, poursuivis par des sonneries de cloches ; comment d'autres hallucinés entendent partout d'invisibles ennemis les persécuter de menaces, je compris qu'une telle lecture n'était pas opportune et je lançai la revue loin de moi, avec colère, en criant à haute voix : « Au diable ! »

« Ce mot, qu'on prononce fréquemment sans y ajouter d'importance, me frappa. On eût dit qu'ayant frappé le mur, il revenait contre moi comme une balle ! Le son de ma propre voix me devenait ennemi !

« Au diable ! » Je me trouvais imprudent d'avoir prononcé ce mot et je n'en faisais pas moins de grands efforts pour m'endormir. J'allais passer de l'assoupissement au sommeil, lorsque brusquement éclata à mon oreille le son grave, prolongé d'une cloche : BAMMM ! et quelques secondes après, un deuxième coup, frappé moins fort, retentit : BAMMM !

« Une sueur froide couvrit mon front. À n'en pas douter, j'étais halluciné, je devenais fou... je... — BAMMM ! — J'étais debout, pieds nus, en chemise, mon bougeoir dans la main gauche, ma Durandal, que j'avais instinctivement saisie, dans la main droite, certainement blanc comme un linge, et les yeux fixés sur la porte de ma chambre que je pensais voir, d'une seconde à l'autre, tourner comme d'elle-même sur ses gonds pour laisser apparaître... qui ? — LUI, L'ÊTRE, L'ESPRIT, LE FANTÔME, L'ENNEMI, LE MALIN... le voleur tragique et facétieux qui pénétrait, la nuit, dans les maisons, avec effraction, sans être aperçu

ni flairé par les chiens, et qui tout en remplissant ses poches des figues et des raisins de l'office, trouvait encore le temps de donner un charivari !... Je pensais tout cela et tout cela me paraissait dépourvu de vraisemblance — folies, absurdités ! — mais enfin, ma maison où j'étais seul, au premier étage, était pleine de bruits — en bas — dans l'escalier — sur ma tête, au grenier — pleine de bruits de chaînes, de frappements inexplicables, d'épouvantables sons de cloches !

« Et contre tout cela, réalité surnaturelle ou pure imagination, je m'armais de quoi ? D'une épée. Pourquoi ? je n'en savais rien ; mais il m'était agréable d'avoir à la main ce glaive jadis terrible. Ce glaive me rassurait — je m'en rends compte à présent, — et parce qu'il mêlait pour moi-même un peu de drolatique à ma situation, et parce qu'il me confirmait dans mon espérance, tenace malgré tout, de n'avoir à combattre que du réel.

« J'ouvris ma porte lentement et je regardai le palier, l'escalier, avec une attention effarée. Étrange situation d'esprit : j'aurais été stupéfait de voir là, devant moi, quelqu'un ; et, de ne voir personne, j'étais stupéfait.

« J'écoutai... Rien. Le silence.

« Je me mis en devoir d'opérer une descente. Pieds nus, retenant mon haleine, l'oreille aux aguets, je descendis lentement, lentement, toujours sur mes gardes, les yeux écarquillés, le cœur à la fois plein de hardiesse et d'épouvante. Avec quel plaisir j'aurais rencontré une bande de voleurs ou de sorciers ! car il fallait à tout prix trouver, voir, palper la cause extérieure, naturelle ou surnaturelle, la cause, *la cause, ô mon âme*, ou conclure à l'hallucination, à la folie !...

« Rien dans l'escalier. En bas, dans le corridor, rien. Je trouve, grande ouverte, la porte du chaix. J'entre. Personne. Personne. Rien. Le silence. J'examine alors toute chose. Au plafond, les

chapelets d'oignons sont suspendus à la place ordinaire ; les raisins à sécher aussi. La grande jarre à l'huile est solidement fermée au moyen de la serviette blanche que recouvre une large plaque de fer. Le filet, les cannes à pêcher sont à leurs clous... Soudain, derrière moi, tout près, contre moi, à mon oreille, la cloche, la terrible cloche retentit : BAMMM !

« Le son du grand bourdon de Notre-Dame n'est pas plus assourdissant... La trompette du Jugement dernier ne sera pas si terrifiante !... Prompt comme la pensée je m'étais retourné et le son n'avait pas fini de vibrer que j'avais tout vu, tout compris. Une baignoire de cuivre était là — pourquoi n'y avais-je pas songé ? — Au-dessus, on avait accroché contre le mur une balance à main dont le gros poids suspendu à une chaînette faisait, dans la baignoire-cloche, office de battant, lorsque — pour atteindre à mes poires placées sur une étagère à hauteur du plafond — messieurs les rats bondissaient du faite de certains sacs voisins sur la balance !

« Je laissai consciencieusement tomber mes bras le long de mon corps et choir mon épée ; ma bougie se mit à brûler horizontale dans ma main jusqu'à ce que je l'eusse posée à terre, pour tomber moi-même plus commodément sur une chaise. Cela fait, je me mis à jouir en silence de ma satisfaction sans bornes.

« Je pus voir alors, devant moi, au pied du mur, un trou destiné à mettre la baignoire en communication avec l'extérieur, au moyen d'un tuyau mobile. Ce trou était à demi obstrué par des chaînes et des ferrailles de tournebroche accrochées au mur et pendantes. Les rats, en entrant par là, écartaient chaque fois les chaînes, les agitaient en y grim pant. Tout s'expliquait... sauf cependant...

« Juste ! j'entendis à ma droite de petits coups frappés à temps égaux. On aurait dit, vous vous le rappelez, qu'une souple baguette raclait une grille.

« Dans le plus grand silence, sûr de comprendre et déjà souriant, je tournai la tête à droite et je vis, par la porte ouverte, l'escalier avec le commencement de la rampe ; et je vois encore, je vois sur la main courante, qu'ils atteignaient en escaladant le premier barreau — le gros barreau surmonté de sa boule de cristal — je vois, dis-je, sur la main courante, un, deux, trois, cinq, neuf, dix rats, douze rats, l'un derrière l'autre, qui, trottant menu sur cette pente douce, se rendent au grenier, en rats qui savent le chemin, tranquilles, alertes, charmants, comme chez soi, d'un air agréable, à la queue leu leu et tous la queue pendante. La queue pendante — entendez-vous bien ! — qui, souple et dure, négligemment déjetée à droite ou à gauche, à demi recourbée en dedans, non sans élégance, bat l'un après l'autre tous les barreaux de la rampe, soit environ cent barreaux battus en cadence par douze queues de rats grimant à la file.

« À cette vue, ajournant la gaieté, je me précipitai le glaive haut, contre les douze esprits frappeurs... Je parvins seulement à trancher net une des queues maudites et j'allai dormir pour le coup, joyeux de mon triomphe, étonné que des rats puissent faire dans une maison des bruits si variés et si terribles, et convaincu qu'il y a un esprit frappeur dans la queue de tous les rats. »

L'ÂNON DE DAME AUSTREBERTHE *

I

Mes enfants, écoutez ce conte ; il est joli.

L'an sept cent, Austreberthe, abbesse à Pavilly,
Était en même temps prieure au Port-en-Somme.

Un petit âne gris, douce bête de somme,
Fut quelque temps son brave et loyal serviteur.
Un âne est un valet d'une sage lenteur,
Attentif au reproche et sensible à l'éloge,
Ne soufflant mot quand un indiscret l'interroge,
Gai lorsqu'on le caresse et satisfait de peu,
Toutes vertus qui sont agréables à Dieu.

* NDLR. — Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon offre deux manuscrits de ce poème : 1° dans le carton 1 S 39, pièce n° 407, une ébauche, onze feuillets surchargés jusqu'à être illisibles ; 2° dans le carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, un état plus avancé, six feuillets. Le poème a été publié par *La Revue hebdomadaire*, 19^e année, n° 32, 6 août 1910, pages 31-35 (c'est la version reproduite ici). Les premières épreuves de cette publication, conservées avec l'ébauche ci-dessus mentionnée, ont été si amendées par l'auteur qu'il demanda une seconde épreuve.

Austreberthe, née en 630 à Théroüanne (Pas-de-Calais), fut, après une longue vie religieuse, nommée abbesse du monastère de Pavilly (près de Jumièges, en Normandie), où elle mourut le 10 février 704. Sa célébrité, essentiellement due à la légende de l'ânesse et du loup qui a inspiré le poème de Jean Aicard, n'a guère dépassé les limites de la Haute-Normandie, où elle est fêtée le 10 février.

II

Par tous les temps, hiver, été, soleil ou neige,
De Pavilly, l'ânon, se rendant à Jumièges
Et sur son char léger traînant un lourd panier,
Allait sans conducteur, sans maître, — sans ânier.

Par le chemin perdu, tortueux, solitaire,
Qui court sous bois de l'un à l'autre monastère,
Il allait bravement, d'un pas lent mais égal,
Fier sous son harnois fauve, un gland rouge au frontal,
Entre les courts brancards taillés à sa mesure,
Et dans ce long trajet sa marche était si sûre
Que chaque fois il y mettait le même temps...
« — Quand on est seul on est son maître, et je n'entends,
C'est vrai, ni fouet cruel ni rustre qui blasphème ;
Mais, bonnes gens, croyez qu'il est dur tout de même,
Lorsqu'on se sent poltron, timide et casanier,
D'être un âne qui doit voyager sans ânier ! »
... Oui, c'est dur ! Et pourtant, dans la saison fleurie,
Lorsqu'au fond des forêts, paresse ou rêverie
Tentent également le poète et l'ânon,
Le nôtre, secouant la tête, disait non,
Et d'un couvent à l'autre ayant marché trois heures,
Il en trouvait l'avoine et la paille meilleures.

Le drame jusqu'ici marche très simplement ;
Attendez : nous allons pleurer... dans un moment.

III

Or, que traînait l'ânon d'un monastère à l'autre ?
Il portait, de l'air simple et grave d'un apôtre,

Des aubes, des surplis et des nappes d'autel,
Car il faut s'entraider dans ce monde mortel,
Et Pavilly, sévère à la fainéantise,
Pour Jumièges lavait les beaux linges d'église.
« — Fardeau béni qui doit, bien sûr, me protéger !...
Je peux sous le bois sombre aller seul sans danger :
Dieu, que je sers si bien, ne voudra pas ma perte ! »
C'était aussi l'avis de Madame Austreberthe.

Un jour, jour à jamais néfaste, jour affreux !
Devant l'ânon, un loup, jeune, grand, vigoureux,
Surgit au beau milieu de la forêt profonde.
... C'est alors que l'ânon, si seul, si loin du monde,
Regretta justement de n'avoir point d'ânier :
« — Dieu m'a fait de beaux jours, mais voici le dernier !
Seigneur, j'ai de mon mieux pour vous rempli ma
[tâche ! »

Et, sous le brusque assaut du loup féroce et lâche,
Il sent bien qu'en effet son moment est venu...
Lors, donnant aux chardons un regret ingénu,
Un pieux souvenir aux charitables nonnes
Qui passaient sur son front velu leurs mains mignonnes
Où ses naseaux mettaient un souffle caressant,
L'ânon, pris dans les crocs du loup qui boit son sang,
Tombe sous les brancards toujours plus lourds, se couche,
Ouvre, comme pour un grand cri, sa pauvre bouche,
Puis, roidi, frissonnant, fermant ses bons gros yeux,
Avec un long soupir, il meurt silencieux.

Et le loup, ignorant la grandeur de son crime,
Des ongles et des crocs déchira sa victime.

IV

« — Notre âne tarde bien à faire son devoir !
Allons voir ! »

Et l'abbesse, inquiète, va voir.

Sans remords, le grand loup, repu, faisait un somme.

Sainte Austreberthe alors, prieure au Port-en-Somme,
Abbesse à Pavilly, se montra tout à coup,
Juge terrible, aux yeux mal éveillés du loup...
Le loup veut fuir ; trop tard : elle barre la route,
Si bien qu'il faut enfin qu'il s'arrête et l'écoute.
Elle dit :

« — Méchant loup ! loup cruel ! qu'as-tu fait,
Et quelle pénitence expiera ton forfait ?
Quand l'ânon voyageait tout seul, j'étais sans crainte,
Le croyant protégé par sa besogne sainte :
Il portait des surplis et des nappes d'autel !
Sacrilège !... C'était déjà péché mortel
Que dévorer l'honnête et bonne créature !
J'entends bien que ta faim est selon la nature,
Mais encor devais-tu chercher, choisir ailleurs
Des êtres moins humains et moins dignes de pleurs
Que l'innocent ânon si propre à son office
Et dont j'aimais le calme esprit de sacrifice !
Lâche, il fallait t'en prendre aux sangliers goulus,
Mais leurs dents t'ont fait peur ! et notre ami n'est plus ! »

Le loup baissa le nez comme un chien pris en faute.

Sainte Austreberthe alors, le doigt haut, la voix haute :

« — Dès aujourd'hui, tu vas avoir, — écoute bien,
Ô loup cruel, — le cœur et la bonté d'un chien ;
Puis — c'est la pénitence à quoi je te condamne —
Loup, tu feras pour nous ce que faisait notre âne !
Ne t'es-tu pas montré plus fort que cet ânon ?
Mets-toi dans les brancards, loup, et ne dis pas non,
Car Dieu le veut : c'est lui qui par ma voix commande ! »

Le loup prouva sur l'heure une humilité grande :
Sa pauvre queue était honteuse ; elle disait
Combien pour son grand crime elle le méprisait !
Hélas, s'il avait su qu'une bête de somme,
Qu'un âne pût avoir les mérites d'un homme,
Et se hausser à prendre une âme de chrétien
Lorsqu'à son rang il a, de son mieux, fait le bien,
Plutôt qu'en occire un, lui, loup que la faim mine,
Il eût pour Dieu souffert l'éternelle famine.

En conséquence, il acceptait le châtement.

« — C'est bien », dit Austreberthe.

Et, depuis ce moment,
Au grand étonnement de ceux de son espèce,
Jusqu'à l'âge où ce loup succomba de vieillesse,
Pendant vingt ans et plus, dédaignant les brocards,
Attelé comme un âne entre les deux brancards,
Ne souffrant pas qu'un homme ou qu'un lièvre l'arrête,
Il traîna vaillamment la petite charrette
Avec son panier plein d'aubes et de surplis ;
Et, valet conscient des devoirs accomplis,

Si l'on en croit de vieux manuscrits que nous lûmes,
Il se laissait nourrir de crème et de légumes,
Sans souci des païens, des railleurs, des jaloux,
Et des blasphémateurs plus affreux que les loups.

JEAN AICARD.

Paris, 1910.

LE MARCHAND DE LARMES¹

Comme c'était son tour de conter, Jean d'Auriol commença ainsi :

— J'ai connu un marchand de larmes. Il habitait le cimetière... On m'avait parlé de lui et de sa façon de se procurer des sujets de douleurs. Je désirai le voir travailler de son état. On m'expliqua comment je devais m'y prendre. Je me rendis un jour dans le champ des regrets éternels, à la suite d'un enterrement, celui d'une vieille fille qui s'appelait Léocadie Labarrugue. C'était une épicière qui, associée pendant vingt ans à sa sœur Arsinoé Labarrugue, s'était acquis justement l'estime publique en vendant d'excellent café en grains, fabriqué dans des moules irréprochables, avec des *aglands*² et de la chicorée. Ce faux café donnait, à vous dire vrai, une boisson un peu meilleure que le café véritable qu'on sert dans tous les cabarets d'Europe, excepté ceux des Teurs de Turquie³. La preuve c'est qu'Arsinoé et Léocadie Labarrugue, gourmandes toutes les deux comme des dévotes, ne prenaient pas d'autre café que leur décoction d'*aglands*, et, comme M. de Voltaire, elles n'en moururent que dans un âge très avancé et tout à fait à la fin de leur vie.

Un grand concours de peuple (toutes les bonnes femmes du

¹ NDLR. — En 1902, Jean Aicard a apporté au *Petit Marseillais* une série de douze contes provençaux qui parurent le dimanche, du 13 juillet au 6 octobre, dans une rubrique intitulée « Les contes du cabanon ». C'est à la date du 20 juillet que l'on trouve pour la première fois « Le marchand de larmes » et c'est cette publication *princeps* qui est reproduite ici. Jean Aicard en a donné, notamment dans des conférences, des versions abrégées.

² NDLR. — Francisation du provençal *aglan*, « gland, fruit du chêne ».

³ NDLR. — Les « Turcs de Turquie ».

quartier vieux) suivit Léocadie à sa dernière demeure. En tête de cette armée féminine et jacassante, marchait Arsinoé, ferme sur ses vieilles jambes de soixante-cinq ans et tout empêtrée dans plus de voiles noirs qu'il n'en faudrait pour mettre en deuil l'opinion publique si M. Crédit venait à mourir.

J'étais à la queue du cortège, avec l'ami qui m'avait fait promesse de me montrer en fonctions le marchand de larmes.

— Attention ! souffla-t-il, le voici... là, entre les deux cyprès de l'avenue.

Le marchand de larmes, à demi dissimulé par le sombre feuillage de l'arbre funéraire, examinait le cortège qui venait vers lui. Il était, comme de raison, vêtu de noir ; sa lévite ou redingote descendait très bas sur ses mollets. Il portait un *calitre*⁴ ou haut-de-forme un peu râpé mais qui jetait au soleil un reflet suprême, reflet mourant, expirant, agonisant, en lamentable accord avec le lieu où nous étions et le métier de son possesseur. La chemise était propre, d'un blanc jaunâtre, luisant comme de l'ivoire ou comme le crâne d'un maître de cérémonies, de ceux qui disent : « La famille, messieurs ! »

Le marchand de larmes avait un grand pied, chaussé de gros souliers. Plusieurs fois par jour, assis derrière une tombe, à l'abri des regards indiscrets, il cirait lui-même ces gros souliers de chasse.

Le marchand de larmes avait la main blanche d'un homme qui ne fait travailler que son cerveau ; mais comme il avait pensé une fois pour toutes, son visage était rose, réjoui malgré lui. Il avait toutes les peines du monde à se donner une expression de circonstance, c'est-à-dire triste, ce qui s'obtient, comme chacun sait, en faisant retomber les deux coins de la bouche.

⁴ NDLR. — Je n'ai trouvé le substantif « calitre » — variante « kalitre » — que sous la plume de Jean Aicard ; il est inconnu de tous les dictionnaires provençaux et constitue donc une expression idiomatique varoise.

Le marchand de larmes, ayant passé la revue du cortège, savait maintenant à quelle catégorie sociale appartenait le défunt ou la défunte, car il connaissait de vue bien du monde et il était né observateur. Il sortit de sa cachette furtivement et, prenant la queue du cortège, il se plaça près de moi et m'adressant la parole :

« — Qui est mort ? dit-il. — Je répondis : Léocadie Labarugue. — C'est sa sœur, n'est-ce pas, qui mène le deuil ? — Sa sœur Arsinoé, la cadette. — Arsinoé et Léocadie ? alors, s'exclama-t-il, ce sont les deux épicières de la rue Roumpicouale⁵ ? — Oui. » Le marchand de larmes soupira d'un air malheureux, mais sa bouche et ses yeux exprimaient la plus vive satisfaction : il savait ce qu'il voulait savoir... Hélas ! le plus souvent sa besogne était autrement difficile ! Songez donc ! En trois minutes, il lui fallait apprendre les noms, prénoms, âge, profession, caractère, fortune, parenté des défunts... Il me quitta brusquement et, marchant vite, gagna, par les flancs, le milieu du cortège. Je l'avais suivi. Je l'entendis qui disait à son nouveau voisin : « Tout le monde l'aimait, n'est-ce pas, cette Léocadie. » L'autre répondit : « Elle avait inventé le meilleur café de toute la ville ! » Le marchand de larmes ne put s'empêcher de montrer sa joie. « — C'était une brave femme, dit-il. — Brave fille, répliqua l'autre. — Ah, oui ! Elle ne s'est jamais mariée ? — Sa sœur non plus, tout le monde le sait. — Et, dévote, n'est-ce pas ? — Ça ne gêne rien. »

On arrivait. Le marchand de larmes gagna le bord de la fosse, tout à côté d'Arsinoé.

Comme on achevait de chanter les orémus, un sanglot étouffé se fit entendre. Ce sanglot sortait de dessous les voiles d'Ar-

⁵ NDLR. — Le *roumpe-cuou*, littéralement « le rompt-cou », est un escalier ou une montée fort raide. La toponymie provençale connaît de nombreuses *carriero de roumpe-cuou*, venelles ou rues en forte déclivité où les accidents sont nombreux !

sinoé. Alors, le marchand de larmes se pencha vers elle : « — Est-ce que quelqu'un parlera sur la tombe ? » demanda-t-il. Arsinoé répondit, en paroles entrecoupées par les suffocations de la douleur : « — Qui voulez-vous qui parle pour des gens comme nous ? » « — Voulez-vous que je lui fasse un petit discours ? » murmura-t-il d'une voix pleine de compassion. — Voui ! sanglota Arsinoé. Alors, étendant le bras pour commander le silence, au moment où le prêtre se retirait après la bénédiction, le marchand de larmes commença, d'une voix brisée d'émotion : « Mesdames, Messieurs... » La foule se pressa compacte autour de lui... — « Nous accompagnons à sa dernière demeure, une vénérable personne connue et aimée de tout le monde pour l'excellence de sa marchandise et la sûreté de ses rapports. La probité présidait à tous ses actes. L'honneur et la religion étaient ses anges gardiens. Aussi sa clientèle alla toujours en augmentant, et aujourd'hui sa sœur désolée, qui continuera son petit commerce, n'a pas assez de larmes pour vous remercier de votre présence... La pureté de tes mœurs, Léocadie, demeurera un exemple pour nos filles et pour nos sœurs. Nous la célébrerons longtemps dans nos prières et c'est avec un cœur déchiré que nous te disons, sur le bord de cette tombe, sur le seuil de cette éternité où nous ne tarderons pas à te rejoindre, car tout arrive à la fin : Adieu, Léocadie, adieu ! ou plutôt au revoir ? Nous souffrirons la vie quelque temps encore loin de toi, en tâchant d'imiter ton exemple aussi bien dans le commerce public que dans la vie privée. Ton souvenir reste impérissable en nous... Au revoir, Léocadie ! »

Il s'essuya les yeux avec un mouchoir bordé de deuil. La foule se disloqua et chacun s'en fut à ses affaires. Arsinoé sanglotait à fendre l'âme. Alors, le marchand de larmes, se penchant de nouveau à son oreille, murmura d'une voix tendre, avec un accent qui décelait son habitude de parler le

provençal grana : « C'est cinque franques. »

Arsinoé chercha longtemps sa poche et paya en murmurant :
— « Merci, mon brave monsieur,... et bien heureuse que je suis encore ! Dans ma douleur, c'est une consolation de voir qu'on lui rend justice ! »

Et le marchand de larmes alla reprendre son poste de chasse entre les cyprès de l'avenue funèbre.

Jean d'Auriol se tut : — Que dites-vous de celle-là ? me demanda-t-il.

— Mon Dieu ! répliquai-je, il n'y a pas de sots métiers. Nous autres, journalistes, il nous arrive de faire, sur des notes prises un peu vite dans le dictionnaire Larousse, l'apologie de gens qui nous sont inconnus...

— À la bonne heure ! dit Jean d'Auriol, et il vous arrive même, comme à tout le monde, de faire l'éloge d'une canaille morte... Ça n'est pas l'embarras, poursuivit-il philosophiquement... Z'aimerais mieux, pour ma part, louer cent canailles mortes que de calomnier un seul honnête homme vivant... mais, là-dessus, chacun a ses idées.

C'était l'heure du train. Jean d'Auriol retourna à Auriol et moi à La Garde, car je suis de La Garde comme il est d'Auriol. Il faut être de son pays. C'est notre noblesse. Elle est à la portée de tout le monde.

A vous rêveré. Maintenez-vous.

JEAN AICARD.

LA GRANDE MASURE¹

— *Exposez-moi l'affaire dans le plus grand détail.*

— Voici. Nous possédons dans le nord du département du Var, une sorte de vieux château, depuis longtemps inhabité et qui a dans le pays une renommée détestable.

La légende affirme que si vous y passez seulement une nuit, il vous arrivera fatalement de tomber sous la domination d'un mort qui fut l'un des premiers possesseurs du lieu, et qui devint le meurtrier de son père. Son esprit funeste pénètre en vous, durant votre sommeil, s'y installe en maître et vous fait agir à sa guise.

— *Et vous croyez cela ?*

— Je ne dis pas que je le crois ; je vous conte les faits, voilà tout. Je ne crois rien. Je ne sais pas, monsieur, si cela est vrai ou seulement possible.

— *Continuez ; mais d'abord, comment l'esprit peut-il s'installer en maître dans un corps déjà habité par une autre âme ? Elle se laisse donc déloger ? Où va-t-elle en ce cas ?*

— Elle n'est point délogée. Elle demeure passive et comme endormie à côté de l'intrus qui, lui, est actif, et commande en maître absolu.

— *L'âme qui est chez elle devrait se défendre !*

— Elle l'essaie en vain. Elle est, vous dis-je, comme sous

¹ NDLR. — *La Grande Masure* a été publiée pour la première fois par le mensuel *Lectures pour tous* dans sa livraison du 1^{er} mai 1921 — probablement un des derniers envois à la presse que notre écrivain, parvenu au terme de sa vie, aura faits. Je le publie ici d'après *La Gueuse des marais*, où on le trouve aux pages 165-194.

l'empire d'une magie horrible. Même si elle se désapprouve, elle accorde une manière de consentement aux conceptions de l'épouvantable imposteur qui la gouverne. Elle le sent plus elle-même qu'elle-même. Il s'impose au nom de quelque chose de fatal et d'indéterminé qui accourt du fond des temps. Il y a dans ce Maître une majesté obscure, solennelle, comme d'un dieu ignoré, et sûr de sa volonté accablante... Du reste, je ne sais pas, moi, vous dis-je ; je ne crois rien ; vous m'interrogez ; je réponds, parce que je ne peux pas faire autrement. J'aimerais beaucoup mieux qu'on me laissât tranquille.

— *Naturellement. Et... ce château a-t-il un nom ?*

— Nous l'appelons la Grande Masure.

Cependant ce n'est pas une ruine ; il est seulement très décrépît, mais les murailles ne sont pas près de tomber. Songez donc ! Elles ont un mètre d'épaisseur ! Ce sont de vrais murs de forteresse. Oh ! cela fut construit sérieusement. On y pourrait soutenir un siège. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont des barreaux de fer d'une solidité à toute épreuve ; et puis, à l'extérieur des volets pleins. Celles du premier étage n'ont point de barreaux, mais elles sont également munies de contrevents fort épais. Seulement, ils ne jointent plus très bien. Dans le milieu s'ouvre une petite lucarne fermée par une planchette qui court sur des glissières de bois. Par là, on peut donner aux appartements un peu de clarté, un jour mesuré ; et encore c'est comme un judas par lequel on épie, à l'occasion, ce qui se passe au dehors. Tout autour de la Grande Masure est un bois de chênes et de pins, très vieux arbres, très hauts, abritant des fourrés dans lesquels on n'a plus porté depuis longtemps le fer ni le feu.

En somme, le lieu est triste, bien triste... si sauvage ! étonnamment solitaire !

— *Y a-t-il longtemps que ce château sinistre vous appartient ?*

— Mon père l'acheta, voici quinze ans à peu près, pour le terrain de chasse qui est fort étendu aux alentours. On trouve là toutes sortes de gibier, poil et plume. Beaucoup de sangliers. Et du renard.

— *Et vous n'y entretenez pas un garde ?*

— Le garde n'habite pas le château. Il ne voudrait pas. C'est pourtant un homme très courageux et qui a été gendarme ; mais il est du pays. Tout enfant, il a donc entendu conter la légende, et il a coutume de dire que plusieurs hommes armés ne lui feraient pas peur, mais que, dans les corridors de la Grande Masure, où il consent à pénétrer un instant quand nous y venons pour quelques jours, il ne peut se défendre d'une épouvante pareille, assure-t-il, à ces peurs angoissantes qu'on éprouve en rêve. Il préfère loger dans une cahute que mon père a fait construire pour lui, sur la colline, à deux cents mètres au-dessus du château. Il peut, du haut de son observatoire accroché au flanc des rochers, surveiller la Grande Masure. De chez lui, le regard domine toute la forêt qui descend jusqu'au fond du vallon ; elle remonte jusqu'au sommet des autres collines, en face. Du reste, le domaine est éloigné de toute habitation. Y venir est une expédition pour les gens de la ferme la plus proche. Les sentiers de nos collines sont à peine frayés, à travers des broussailles affreuses, sur des pentes roides. Et enfin, la mauvaise réputation de la Grande Masure n'a rien d'engageant pour les paysans d'alentour, demeurés très superstitieux... Tout cela est fort étrange, n'est-ce pas ? Tenez, Antonin, notre garde, quoique ancien gendarme, est, en même temps « libre-penseur » ; il prétend ne croire ni à Dieu ni au diable... Eh bien, chaque fois qu'on prononce devant lui le nom de la Grande Masure, il fait un grand signe de croix.

— *Il a raison. Mais comment se ravitaille-t-il, en cette solitude ?*

— Il fait trois lieues, deux fois par semaine, pour aller chercher sa provision de pain chez un fermier qui, demeuré fidèle, par nécessité, aux anciens usages, pétrit et enfourne son pain lui-même à la ferme. Voilà.

— *Pourquoi cet ancien gendarme accepte-t-il une vie pareille, n'ayant rien à garder, en somme, et ayant horreur des lieux qu'il habite ?*

— Je ne peux vous dire que ce qui est... je n'explique rien... je ne sais pas, moi, les mobiles des gens...

— *Cet homme-là n'aurait-il point quelque remords ? quelque crime à cacher qui lui fasse rechercher ainsi la solitude la plus pénible ? On a vu des gendarmes criminels.*

— Cela ne me regarde pas.

— *Vous ne vous êtes jamais posé ces questions ? vous n'êtes pas curieux des antécédents de votre serviteur ?*

— Il a été choisi par mon père... Voyons, convenez que cela ne me regarde pas. La conscience humaine est un lieu très obscur... On n'a pas le droit de descendre dans l'âme d'autrui. Lorsqu'on pénètre dans sa propre conscience on est étonné d'y voir tant d'obscurité... Il y a tels recoins où les lumières qu'on y porte vacillent, comme soufflées par un vent de tombe, et parfois s'éteignent brusquement d'elles-mêmes. Je ne peux pas vous dire autre chose.

— *Racontez-moi la nuit du treize octobre, à la Grande Masure.*

— Cela m'est très pénible.

— *N'importe.*

— Mon père et moi nous étions arrivés vers la fin du jour à la cabane de notre garde Antonin. Nous étions escortés par l'un des jeunes garçons de cette ferme dont je vous ai parlé. Ce gamin poussait devant lui une vieille mule qui portait nos provisions ; des provisions pour trois jours. Dès que nous fûmes arrivés chez Antonin, l'enfant nous quitta, pour regagner bien vite son habitation avant la nuit.

Il fut convenu que nous prendrions nos repas chez le garde à qui cela faisait plaisir. Mais nous étions décidés à coucher au château, comme c'était, en pareil cas, notre habitude. Nous y avons des lits confortables quoique rudimentaires ; des sommiers posés sur le plancher et qui supportent chacun un matelas de crin. On dort très bien là-dessus ; on a tout un jeu de couvertures ; on trouve ces lits excellents, je vous assure, après les grandes fatigues d'un jour de chasse en pareille contrée et... lorsqu'on la conscience tranquille...

— *Vous aviez amené des chiens ?*

— Deux braques allemands, infatigables. Antonin lui, possède trois bons chiens courants... Nous nous installâmes pour la nuit, mon père et moi, dans la plus vaste chambre du château, celle dont la fenêtre principale est au-dessus de la grande porte d'entrée. Cette chambre est d'ailleurs la seule qui témoigne d'un certain entretien. Nos deux lits de camp en occupent deux angles. Les papiers de tentures, très anciens, pendent déchirés, çà et là ; deux vieilles peintures, sur les murs presque nus, font surgir d'un fond noir deux figures pâles, incertaines, comme des visages de spectres. Entre elles, d'antiques colichemardes² rouillées, en croix, au-dessous d'une trompe de chasse.

— *Au fait ! au fait ! racontez-moi, monsieur, ce qui s'est passé à la Grande Masure dans la nuit du 13 octobre.*

— Nous entrâmes, mon père et moi, dans cette chambre sinistre, sans trop d'émoi ; nous étions en bonnes dispositions physiques ; mais nos chiens, qui marchaient littéralement sur nos talons, semblaient moins tranquilles que nous, et cela nous faisait rire ; car, enfin, on peut admettre qu'avertis par un sens que nous n'avons pas, des animaux pressentent la venue d'un

² NDLR. — *Colichemarde* : ce terme, d'origine allemande, a d'abord désigné un type de lame, de forme hybride et capable aussi bien d'estoc que de taille. Par extension, le terme fut également appliqué aux épées de cour.

danger physique, d'un tremblement de terre, par exemple, mais quant à flairer l'approche d'un esprit désincarné, en vérité c'est inadmissible.

— *Eh ! eh !*

— Vous dites ?

— *Je dis : « Nous verrons cela »... Vous vous jetez sur vos lits ?*

— Non, pas tout de suite. Nous désignons d'abord à nos chiens les nattes sur lesquelles ils s'étendent d'un air maussade. Et nous, assis près d'une table où brûlent plusieurs bougies, dans cinq ou six chandeliers de terre, nous fumons nos pipes en nous entretenant du plaisir que nous promet la journée du lendemain.

Tout à coup, nos deux chiens se dressent en même temps et courent à la porte que nous avons solidement verrouillée, aussi bien d'ailleurs que la grande porte d'en bas. Le cou tendu, leur poil se hérissant tout le long de l'épine dorsale et jusqu'au bout de leur queue irritée, ils grognent, en montrant les crocs à cette porte muette *derrière laquelle il y a certainement un Invisible...* Et, par moments, percevant une menace qui nous échappe et les exaspère, ils reculent avec vivacité comme si l'ennemi fonçait sur eux. Je regarde mon père... qui me regarde. Dans nos yeux, il y a une horreur indicible, la terreur de la pauvre créature devant le mystère de la mort et de la survie, car, à ce moment-là, le souvenir de la légende s'est emparé de nous. Nous ne nous appartenons déjà plus très bien ; déjà nous ne sommes plus seulement nous-mêmes... chacun de nous n'est plus tout seul en soi. Nous éprouvons un commencement de possession. Notre émoi est *celui-là même* qu'éprouvèrent de lointains ancêtres préhistoriques, au seuil des cavernes, devant le mystère infini de la nuit où hurlaient des monstres que nul n'avait jamais rencontrés *à la lumière du jour*.

Le frisson qui hérissait le poil de nos chiens courait de notre nuque à nos talons.

Mon père dit : « C'est trop bête. Allons voir. »

Nous prîmes nos fusils ; nous glissâmes une cartouche à chevrotines dans le *chockbore*³ ; puis une cartouche de cuivre, rayée en spirale, à balle conique, dans l'autre canon, et nous nous dirigeâmes vers la porte.

— Ouvre ! me cria mon père, ouvre ! la porte se rabat en dedans ; reste derrière en ouvrant. Moi, je suis prêt à *le* recevoir.

« *Le* recevoir ?... qui ? Lui !... quelque dément ? quelque forçat en rupture de ban et qui a élu domicile avant notre arrivée, dans la Grande Masure !... qui, *lui* ? Je ne sais, mais *il* doit nous entendre... à moins d'être sourd comme un sourd-muet.

Et s'il nous entend, comment demeure-t-il derrière cette porte, obstinément... sans un mot ?... car il y est toujours... nos chiens nous l'assurent...

Cette porte, je l'ouvre enfin brusquement. Personne. Les chiens s'élancent et disparaissent... ils *le* pourchassent dans l'escalier... Nous les suivons, portant l'un des chandeliers dont la flamme vacillante menace de s'éteindre à chaque pas ; et, au bout du spacieux vestibule d'en bas, nous retrouvons nos chiens en arrêt devant la grande porte massive, dans l'attitude même qu'ils avaient, là-haut, devant la porte fragile de notre chambre.

³ NDLR. — Par l'expression anglaise *chockbore*, Jean Aicard veut désigner la « chambre », qui est l'extrémité large du canon, du côté du tireur, dans laquelle on engage la cartouche. Mais il commet une double erreur : d'une part, la bonne orthographe est *choke bore*, du verbe *to choke* « étrangler » et du substantif *bore* « calibre » ; d'autre part, dans un fusil de chasse utilisant des plombs, le *choke* est, au contraire, l'extrémité distale du canon légèrement resserrée de manière à concentrer la gerbe de projectiles et à augmenter la portée utile de l'arme. Je remercie M. Gérard Garcia, secrétaire général de l'académie du Var et angliciste, de m'avoir apporté les éléments linguistiques pertinents pour résoudre ce point de morphologie lexicale.

Les énormes verrous sont mis. L'invisible est-il donc sorti à travers cette porte énorme bardée de massives barres de fer ?

Mille questions se posaient en nous.

Après un silence :

— Nous interprétons sans doute fort mal l'attitude de nos chiens, dit mon père. Voici ce que je crois comprendre : ils regardent les portes tout simplement pour nous demander à sortir, parce qu'ils ont entendu *l'ennemi* marcher au dehors, autour de la maison. Il n'y a rien ici de surnaturel et il n'y a pas à hésiter : sortons. Il faut faire autour de la maison une ronde de précaution ; l'ennemi verra que nous sommes sur nos gardes.

— *C'était une assez mauvaise idée.*

— Nous l'exécutâmes. Nous sortîmes, laissant veiller nos chandelles sur un bahut du vestibule. Nous fermâmes derrière nous la porte avec soin, au moyen de l'énorme clef antique... La lune brillait dans un ciel sans nuage. Nos chiens de nouveau s'étaient élancés... et de nouveau, nous les suivions. À tout instant, ils semblaient près d'atteindre l'être qu'ils poursuivaient. Ils avaient des arrêts brusques comme si leur adversaire se retournait tout à coup et leur faisait tête ; mais cela se passait au beau milieu de la vaste terrasse nue, pavée, à égale distance de la lisière du bois et de la maison, en pleine clarté lunaire...
Et nous ne voyions rien !

Maintenant, *l'Invisible* n'était pas masqué par une porte : il restait *invisible, sous nos yeux...* et nous ne sentions sa présence qu'à travers les émotions de nos deux chiens fidèles !...

.....
— *Pourquoi vous taisez-vous ? Allons reprenez, poursuivez. Que vîtes-vous à la fin ?*

— Rien. Mais après de nombreux détours, nos braves bêtes nous conduisirent au pied de deux grands pins qui, un peu détachés de la forêt, empiètent sur la marge de la terrasse. Là, les

deux animaux recommencèrent leur même manège. Maintenant, on eût dit que *l'Invisible* tournait autour des deux arbres, et les deux bêtes menaçantes, grondantes, crocs découverts, poils hérissés, tournaient avec lui.

Nous les rappelâmes vainement.

Puis, tout à coup, elles se ruèrent à travers le bois comme si *l'Invisible* prenait brusquement le parti de s'y réfugier. Nous entendîmes longtemps le bruit d'une galopade effrénée à travers les branchettes qui craquaient... Cela dura je ne sais combien de minutes. Nos chiens revinrent enfin, ensanglantés par les buissons épineux, haletants, harassés... et nous rentrâmes en toute hâte avec eux. Or, ils ne donnèrent plus aucun signe d'inquiétude ni au seuil de la maison, ni dans l'escalier, ni dans la chambre où, à peine entrés, ils allèrent reprendre d'eux-mêmes, sur leur natte, l'attitude du repos.

Quand la porte fut verrouillée et nos bougies replacées sur la table, à côté de celles qui nous avaient attendus (la lumière désagrège les larves spectrales) nous reprîmes nos sièges à côté de la table. Nous étions trop troublés pour nous coucher tout de suite, et nous bourrâmes nos pipes. Ce fut alors que mon père, avant d'allumer la sienne, se leva et se dirigea vers une fenêtre, celle qui se trouvait juste au-dessus de la grande porte ; il en ouvrit les vitres toutes grandes et inclina la tête, écoutant le dehors...

Sans doute, du dehors, on devina sa présence dans le cadre de la fenêtre, parce que son ombre intercepta les rayons lumineux qui passaient par les fissures des contrevents... Et, à ce moment, un coup de feu retentit dans l'écho des collines qui le prolongea longtemps... Une balle avait percé le volet et frappé mon père en pleine tempe. Il eut le crâne traversé. Il tomba, sans un cri... *Les deux chiens n'avaient pas bougé...* Je vis cela et je ne devins pas fou ! Et terrifié, n'osant pas sortir (et qu'eussé-

je fait dehors ?) je passai la nuit, assis sur ma chaise, le regard rivé sur le cadavre de mon père... de mon père que j'aimais beaucoup !... Oh ! si tendrement !... Car je ne vous ai pas dit combien j'adorais mon père ! il était si bon, si affectueux, toujours si dévoué !... Ma mère était morte quand j'avais sept ans. C'est pour ne pas me donner une marâtre qu'il ne s'était pas remarié. J'avais su cela, dès mon enfance. J'ai aujourd'hui vingt-cinq ans. Mon père en a soixante. Je l'aimais. Il ne m'a jamais rien refusé. J'étais encore, aujourd'hui, à mon âge, un enfant gâté ! Il ne m'appelait que : « mon chéri ! »... sa mort est un malheur épouvantable ! épouvantable ! et si étrange ! si imprévu... Oh, mon Dieu !... mon Dieu !... Cela est ! et il me semble encore que c'est impossible ! Et c'est impossible. Je suis certain que c'est impossible.

— *Qu'a-t-on fait du cadavre ? Pourquoi n'a-t-on pas appelé les autorités ?*

— Le cadavre a été enterré là-bas dans la forêt, par Antonin.

— *Ah ? par Antonin ? Là-bas ? voilà qui est bien extraordinaire.*

— Réfléchissez, monsieur, aux circonstances extraordinaires dans lesquelles nous nous trouvons. Comment prévenir les autorités ? Comment conserver ce mort, sans cercueil ? Comment le transporter à la ville ou au village sans trop de lenteurs, et par quels moyens ?... Nous l'enterrâmes donc dans la forêt.

— *Dans la forêt ?*

— Oui. Cela vous étonne que ce fût dans la forêt ?

— *Est-ce vous qui êtes allé prévenir votre garde, quand le jour fut venu ?*

— Non, monsieur. Le garde arriva à la première lueur de l'aube ; il vint nous appeler sous les fenêtres ; je l'entendais ; je ne pouvais pas lui répondre ; j'étais devant le cadavre de mon père ; je ne pouvais pas secouer ma propre immobilité. Mes

chiens, entendant l'appel du garde, s'étaient mis à aboyer furieusement ; puis, ils hurlèrent à la mort. Alors je revins un peu à moi-même : j'ouvris les portes, le garde monta, me vit tout pâle et fit un grand signe de croix. Je lui contai toute l'affaire : « Je savais bien, murmura-t-il, que toutes ces histoires sont vraies. C'est une maison maudite. Monsieur votre père n'a jamais voulu me croire. »

— *Qui a eu l'idée d'enterrer là-bas votre père ?*

— Antonin, monsieur.

— *Il n'ignore pourtant pas, lui, l'ancien gendarme, qu'on doit, devant la mort et surtout quand il y a crime, remplir certaines formalités.*

— Nous avons perdu la tête tous les deux. On la perdrait à moins.

— *Soit... IL FAUT MAINTENANT QUE NOUS NOUS RENDIONS LÀ-BAS.*

— Pardon, monsieur... regardez autour de vous : *Nous y sommes.* Voici la Grande Masure... C'est étrange ! Je me croyais...

— *Où cela ?*

— Je ne sais pas ; ailleurs...

— *Ah ! ah !... Et vous me reconnaissez peut-être maintenant ?*

— Attendez donc... mais non !... si fait... vous êtes monsieur le Juge d'Instruction X, le meilleur ami de mon père ?

— *Lui-même.*

— C'est singulier. Nous causons depuis une grande heure... Et je ne vous avais pas reconnu !... mais pas du tout ! C'est ce qui me fait espérer que je rêve, monsieur ; que tout cela n'est qu'un rêve... et le plus affreux des rêves.

— *Vous rêvez peut-être, vous ! mais MOI, je ne rêve pas. Tenez, voici Antonin. Approchez, gendarme.*

— À vos ordres, monsieur le Juge.

— *Que pensez-vous, Antonin, de la mort de votre maître ?*

Lui connaissiez-vous des ennemis dans le pays ? Soupçonnez-vous quelqu'un ?

— Oh ! oh ! monsieur le Juge, nous sommes, voyez-vous, dans une affaire du diable... Le château est hanté, et...

— *Je sais... je sais... mais n'avez-vous à donner que cette explication ?*

— J'ai cherché dans les bois, avec mes chiens courants, les traces de l'assassin. Au pied des deux pins qui sont juste en face de la grande porte d'entrée, ils ont pour sûr reconnu... quelque chose ; mais plus loin, de la maison... rien.

— *Que concluez-vous ?*

— Rien également.

— *Voyons un peu... N'aviez-vous vous-même aucun sujet de rancune contre votre maître ?*

— N'allons pas par-là, monsieur le Juge !... Si cette question vous a été suggérée par son fils,... s'il ose tenter quelque chose contre l'honneur de l'ancien gendarme, je dirai nettement que, moi, je le soupçonne, lui, d'être le meurtrier.

— *Les motifs de ce soupçon ?*

— Le malheureux jeune homme n'est peut-être pas responsable. La vieille histoire qu'on raconte, c'est que l'un des anciens habitants du château tua jadis son père, puis se fit justice en se brûlant la cervelle. Depuis lors, plus d'un de ceux qui sont venus habiter la Grande Masure, ne fût-ce qu'une nuit, ont senti l'âme du parricide entrer en eux-mêmes, et sont devenus fous. Je ne sais rien de plus. Le fils peut donc être le meurtrier sans être responsable du crime.

— *Vous, le fils, qu'avez-vous à dire ? pourquoi pâlissez-vous ? Descendez en vous-même. Êtes-vous sûr de n'être pas le coupable ?*

— Moi !... moi !... moi ?

— *Vous !*

— Monsieur je vous assure que nous rêvons, nous sommes dans un rêve.

— *Garde, approchez. Vous voyez, n'est-ce pas, dans le bois de ce contrevent, le trou laissé par la balle d'acier ?*

— Oui.

— *Prenez un long fil solide ; passez-en, de l'extérieur à l'intérieur, une extrémité dans le trou du volet. Attachez-y, à l'intérieur, cette brindille qui est là à terre... bien... je m'arrangerai tout à l'heure de façon à placer le fil au centre même du trou cylindrique, bien parallèlement aux parois dudit trou qui sont fort nettes, ma foi. Maintenant, voyez, je lance en bas sur la terrasse, l'autre extrémité du fil... Descendez et vous le ramasserez.*

— Ensuite, que ferai-je ?

— *Je vous crierai, d'ici, mes ordres.*

— Je descends, monsieur le Juge, je vous ai compris.

...
— *Y êtes-vous, garde ? Marchez vers les pins... encore... encore un peu... lentement... là... Non... Encore un pas. Passez derrière le premier arbre... encore un peu plus loin... derrière le second... Halte ! Le fil, ici, est bien parallèle aux parois du trou percé par le projectile dans le volet : le coup de feu est donc parti de l'endroit où vous êtes... attendez-moi... je vous rejoins... Vous, suivez-moi, monsieur...*

— Le meurtrier était placé exactement à l'endroit où je suis, monsieur le Juge, c'est évident.

— *Oui, garde, c'est évident. Le projectile a suivi exactement le trajet de ce fil dans l'espace. Mais remarquez que le fil passe juste à toucher ce moignon de branche sur lequel l'arme a pu prendre un point d'appui, tout contre celui des deux pins qui est le plus éloigné de nous. Et de même contre le plus proche, voyez : le fil affleure la tête d'un clou, enfoncé profondément... allez me chercher le fusil de votre jeune maître.*

-
- Voici le fusil.
 - *Mesurez avec le fil la distance de ce moignon de branche à ce clou... reportez cette mesure de l'extrémité du canon à la crosse du fusil... regardez, juste sous le nœud que vous avez fait à la cordelette et qui indique la place du clou : le bois du fusil est légèrement écaillé. La tête tranchante du clou l'a égratigné nettement. Donc, PRÉMÉDITATION ! car ce clou n'a pu être planté là, dans l'obscurité de la nuit, au moment du crime. Le meurtrier a dû prendre, à l'avance, — soigneusement, toutes ses dispositions, étudier la direction fixe qu'il fallait donner à son arme pour que le projectile allât frapper un homme placé derrière le volet de cette fenêtre du premier étage... Voyons, monsieur, il ne vous reste qu'à tout avouer... Vous avez assassiné votre père.*
 - Monsieur, cela est impossible... vous le voyez... je suis calme. D'ailleurs, mon opinion est que décidément vous êtes un personnage de songe.
 - *Vous m'avez déjà dit cela. C'est un pitoyable système de défense. Si vous rêviez, monsieur, vous vous seriez déjà éveillé vingt fois pour fuir l'horreur du remords...*
 - Vous autres juges, vous ne voulez que trouver des coupables. Je vous assure que je rêve ; je vais m'éveiller dans quelques instants et... si vous le voulez bien... nous parlerons d'autre chose.
 - *Voyons, monsieur, il n'y a pas ici matière à badinage. Entrez courageusement dans la voie des aveux... Je vais vous y aider... vous m'avez dit que vous adoriez votre père ?... et vous n'avez jamais ignoré que lorsque vous étiez enfant il a refusé un beau et bon mariage avec une femme qu'il aimait ? C'est pour vous seul, n'est-ce pas, qu'il a fait ce sacrifice ?*
 - C'est vrai.

- *Mais convenez que vous avez, par contre, appris tout récemment qu'il songeait, devenu vieux, à se remarier ?*
- Je l'ai su en effet.
- *Ce fait là est-il d'après vous, un fait BIEN RÉEL ? ou vous donne-t-il l'impression D'AVOIR ÉTÉ RÊVÉ PAR VOUS ?*
- C'est un fait trop certain.
- *Par qui aviez-vous appris cette nouvelle ?*
- Par la femme qu'il devait épouser.
- *Cette femme, ne l'aimiez-vous pas, vous-même ?*
- Peut-être. Je ne sais pas, je ne sais plus rien... Je suis la victime d'un rêve... De grâce, éveillez-moi, monsieur vraiment, je ne me reconnais plus.
- *C'est que vous vous apercevez dans les fonds de vous-même, ceux où l'on ne descend pas volontiers... Encore une question ? Ne redoutiez-vous pas les suites de ce mariage ?... par exemple un testament en faveur de votre future belle-mère ?... et qui sait ? la venue tardive d'un ou de plusieurs enfants qui vous auraient fait perdre dans le cœur de votre père... et sur son testament, la place que vous désiriez conserver ?...*
- Oh ! monsieur, vous me torturez ! Je n'ai point commis ce crime ; c'est impossible. On m'a versé quelque philtre inspirateur d'atroces pensées... car ce qui est vrai, ce que je reconnais, c'est que j'ai pu, malgré moi, penser des choses... des choses épouvantables... mais les idées que nous souffle je ne sais quel démon ne sont pas les nôtres... on ne les écoute pas... on fait aussitôt du bruit dans sa tête pour ne pas les entendre... on n'est pas responsable des suggestions sataniques. Si le diable entre en nous, et, en rêve, agit par nous, à notre place, qu'y pouvons-nous ? Les bonnes intentions des accusés échappent aux juges d'ici-bas. Résister aux intentions mauvaises est plutôt un mérite... On ne doit compte que de ses actes. De grâce, éveillez-moi... car je vis un rêve... j'en suis sûr, très sûr !

— *Et quand ce serait un rêve, monsieur ? Croyez-vous véritablement (pesez ceci) qu'on puisse, en rêve, s'avouer l'auteur d'un acte qu'on serait tout à fait incapable de commettre dans la réalité ? Mais, non, monsieur ! Jamais, par exemple, un homme de vrai courage n'a accepté en rêve l'accusation d'avoir commis une de ces lâchetés qui sont des bassesses.*

Dans le rêve parfois le subconscient libéré se révèle et nous opprime. Et nous voyons sortir du fond des abîmes de nous-mêmes, les forces élémentales qui sont en nous (car chacun de nous est innombrable) et qui peuvent parvenir à nous faire la loi SI NOUS NOUS LAISSONS DORMIR. Je veux bien vous éveiller, mais vous auriez dû, depuis longtemps, vous éveiller, de vous-même ! »

M. le Juge d'Instruction n'était pas un personnage de songe ; il existait en réalité, et c'est en réalité qu'il reçut un beau matin, du fils d'un de ses amis, le manuscrit qu'on vient de lire. Le manuscrit était accompagné d'une lettre : « J'adore mon père, vous le savez. Cependant, depuis qu'il a résolu d'épouser une jeune fille que j'aime, je ne pense à lui qu'avec douleur, et d'ailleurs sans aucun mouvement de colère. En vérité, j'aime mon père d'une affection telle que je me sens capable de lui sacrifier mon bonheur en gardant secret mon sacrifice puisque le secret en fera le prix. Et voilà que tout à coup le songe dont je vous envoie le récit m'a donné à penser qu'en moi, dans les fonds obscurs, dans les dessous de ma conscience, de coupables désirs s'agitent, confusément. Les mauvais songes sont des larves d'actions mauvaises. Je pars pour ne pas assister au mariage de mon père, dont vous êtes le plus vieil ami. Dites-lui simplement, mon cher magistrat, que je suis épris d'une jeune fille que j'ai connue à Londres et que sa famille emmène à Ceylan. Je l'épouserai là-bas. À la vérité ce n'est pas un mariage de

passion ; mais c'est une union fort convenable. Mon père approuvera, j'en suis sûr, mon mariage comme j'approuve le sien. Adieu. Ne vous étonnez pas de l'envoi de ce manuscrit que, bien entendu, mon père ne doit pas connaître ; mais il m'a semblé que pour vous, magistrat, il y a là matière à réflexions. »

LE BONNET D'YVON¹

MON DIEU, oui ! c'était un Breton incorrigible.

Breton, il l'était aussi par l'entêtement et l'ivrognerie.

Excellent matelot, par exemple. Tous ses officiers l'aimaient beaucoup. J'étais lieutenant de vaisseau, et embarqué avec Yves, à bord du *Formidable*, qui portait au mât d'artimon un pavillon amiral.

Yves, qu'on appelait aussi Yvon, en service ne plaisantait jamais. Dur à la besogne, prompt à l'obéissance, oui, ma foi, c'était un excellent matelot.

Le devoir avant tout, — c'était son mot, si bien qu'il avait discipliné son vice : Yves avait une manière à lui de se soûler ; il y mettait de l'ordre, de la gravité, le sentiment de ce qu'il devait à la marine, à l'État et à lui-même.

Ses naïvetés, ses entêtements, étaient souvent des plus comiques, mais ses camarades n'en riaient qu'avec mesure, ou hors de sa présence, sachant qu'il avait, comme on dit, la tête près du bonnet, — un fameux bonnet, comme vous allez voir !

¹ NDLR. — Une note liminaire précise : « L'auteur n'a pas inventé un seul des détails de cette histoire. Il a raconté là un de ces faits réels auxquels le scepticisme n'ajoute pas foi, parce qu'ils révèlent et prouvent le désintéressement, la beauté d'une âme. » — Dans ce récit, l'histoire d'Yvon est contée par un lieutenant de vaisseau du cuirassé *Le Formidable*. Or, il se trouve que Pierre Loti fut affecté sur ce cuirassé en sa qualité de lieutenant de vaisseau ; il s'y trouvait notamment, en escale à Alger, en 1891, lorsqu'il apprit son élection à l'Académie française au fauteuil d'Octave Feuillet. Il y a donc tout lieu de penser que c'est de son ami Loti que Jean Aicard tenait l'histoire d'Yvon.

Le récit est daté à la fin « Paris, Noël 1896 ». Il a été publié tout d'abord dans *Cosmopolis, revue internationale*, tome V, n° 13, janvier 1897, pages 101-111, et c'est ce texte qui est publié ici. Seconde parution dans *Le Figaro*,

Le brave garçon envoyait à sa femme presque tout son argent. Ce qu'il en gardait devait s'accumuler pendant un peu de temps pour représenter le prix d'une orgie comme il l'entendait, d'une soûlerie raisonnable.

Yvon était donc sage pendant tout ce temps-là.

Il laissait se faire dans les profondeurs de son sac, la somme avec laquelle il achèterait enfin, après l'avoir tant désirée, sa journée d'alcool et de rêve.

Un poème, ce sac. — Il avait la forme d'un traversin, comme tous les sacs de matelot. Ce qui le distinguait, c'est qu'un camarade, dont la vocation jadis avait été de devenir peintre, l'avait couvert de dessins à l'encre indélébile et même de peintures à la colle, aux tons très vifs et variés. On voyait, au beau milieu, un écusson surmonté de deux pavillons en croix, et, dans l'écusson, à l'ombre des trois couleurs, des matelots en goguette, titubant, bras dessus, bras dessous, — quelques-uns, vaincus par l'ivresse et couchés à terre, — d'autres, debout, un peu à l'écart, comme certains personnages de la *Kermesse* de Rubens, rendant à la terre le jus de la treille. En exergue : "*Vive le vin de France !*"

Tant qu'il n'avait pas assez d'argent pour faire la fête, la grande fête, Yves ne demandait jamais à descendre à terre avec les camarades. Quelques verres ne lui auraient pas suffi ; il lui fallait beaucoup mieux : il voulait "avoir son plein." Plutôt que mal faire les choses, mieux vaut — n'est-ce pas ? — ne point s'en mêler. Yves avait un idéal de soûlerie. Il voulait, après avoir passé lentement, dans la journée, par tous les degrés de l'ivresse,

supplément littéraire du dimanche, 5^e année, nouvelle série, n° 15, samedi 10 avril 1909, page 1, colonnes 1-5... alors que Jean Aicard venait d'être élu à l'Académie française, notamment grâce au puissant concours de Loti. Troisième publication dans *Cherbourg-Éclair*, 10^e année, n° 4044, jeudi 21 octobre 1909, page 3, colonnes 1-3.

tomber enfin comme mort. Après tous les rêves, le néant d'oubli ! Et, dame, pour en arriver à ce dénouement précieux, il lui en fallait, du liquide ! Ce n'était pas un enfant, que diable ! Il portait rudement bien la toile. Yvon était un homme qu'on ne démolissait pas avec des bouteilles. Il pouvait lutter contre une barrique raisonnable. Il n'était rond que lorsqu'elle était vide...

Et des plaisanteries de ce genre, on pouvait lui en faire. Celles-là, il les supportait d'un air grave. Quand on a la conscience en repos, on laisse dire.

Il fallait voir avec quelle méthode il procédait à ses préparatifs de fête, la veille des grands jours, des jours où il descendait à terre pour dépenser l'argent du sac.

Du fond de ce sac illustre, il tirait d'abord, dévotement, une vieille blague à tabac (une vessie de mouton) qui lui servait de bourse. Il la regardait un moment d'un air attendri, car déjà elle lui donnait la vision complète des délices qu'elle devait lui procurer.

Il assurait cette bourse dans sa poche, après l'avoir ouverte, refermée, soupesée, puis il tirait de son sac un petit miroir rond et s'examinait avec soin.

Il était beau, le gaillard, avec ses larges épaules, sa barbe bien soignée, ses cheveux en brosse aux luisants de loutre, ses lèvres sensuelles qui laissaient voir des dents de requin, aiguës et très blanches.

Le bonnet d'Yvon, bien doublé d'une toile rude, tendue par un léger cerceau d'osier, tenait un peu en arrière sur sa tête, montrant comme avec jactance le nom du *Formidable*, tout doré en plein front, tandis que, sur les épaules de notre matelot, les deux bouts du ruban, à la traîne dans le vent, flottaient onduleux, frappés d'une ancre d'or, et tout pareils à deux jolis battants de pavillon.

Yves était toujours bien propre, le cou nu, un peu rouge, sortant du tricot rayé, les liettes² de la chemise plissées avec soin en accordéon, le grand col légèrement empesé, contre l'ordonnance... car Yves, les jours de gala "faisait de la fantaisie." Ses chefs, qui l'aimaient, lui passaient bien des choses.

Le commandant avait pour Yves une considération spéciale, une sorte de haute estime indulgente et gaie, qui se manifestait par des familiarités paternelles. Yves s'en montrait fier.

Une fois à terre pour faire la noce, Yves disparaissait.

Et voilà notre Yvon parti pour la gloire !

Qu'on fût à Brest, à Toulon, à Alger, à Tunis, au Pirée c'était partout la même chose.

Dans quels bouges innomés roulait-il toute la sainte journée, ses camarades devaient le savoir. Les guinguettes des quais, honnêtement ouvertes au bon soleil et offrant aux regards du passant leurs étalages de poisson frit, n'étaient pas son affaire. Yves naviguait en des parages ignorés. C'était un voilier de haute mer. Il ne craignait rien. Il affrontait tous les inconnus.

Il était fidèle à sa femme. Il ne demandait aux tavernes louches que le droit de mener grand bruit, de frapper de son poing terrible les tables chargées de verres et de bouteilles. Il ne voulait que la liberté de tutoyer les buveuses, d'enlacer son bras à leur taille pour se donner, à travers les vapeurs de l'ivresse, le vague rêve des véritables amours retrouvées un instant... Et si les pauvres filles devenaient familières, il reculait un peu, d'un air digne, et leur faisait observer que, leur payant à boire, il ne leur devait pas d'autres égards.

Toujours est-il qu'après avoir beaucoup bu, beaucoup crié, beaucoup chanté, et chaviré les tables et les chaises de tous les

² NDLR. — Liette : « cordon, ruban ». Dans l'uniforme du marin, les *liettes* étaient deux petits rubans situés au bas de l'ouverture du col de la chemise et servant à attacher la cravate pour la maintenir en place.

cabarets cachés, Yvon finissait toujours par se sentir un peu troublé, un peu vacillant. Il "donnait de la bande" comme un bateau. Il penchait décidément sur bâbord ou sur tribord, à moins qu'il ne roulât bord sur bord.

Dès qu'il s'en apercevait, — car sa conscience ne cessait de veiller — il mettait sous son bras la bouteille d'absinthe ou d'eau-de-vie qu'avec l'aide de ses invités de rencontre, il avait aux trois quarts vidée, et voilà qu'il payait la note avec beaucoup d'attention, recomptant vingt fois les derniers sous qu'il fallait abandonner puis, de son mieux, encore assez droit sur ses pattes, laissant là les autres, les écervelés, les indisciplinés, il regagnait le quai du port.

Yvon, pour rien au monde, n'aurait voulu manquer l'heure de rentrer à bord. "Le devoir avant tout." C'est pour cela que notre gaillard ralliait le quai, et, sur le quai, le point précis où l'embarcation du bord avait coutume d'accoster. Alors, là, à cet endroit toujours le même, sûr d'être vu et ramassé par les camarades dès que le canot arriverait, Yvon s'asseyait à terre, ôtait sa veste, la roulait en oreiller, — vidait sa bouteille pour achever ce qu'il avait si bien commencé, et, ivre mort, touchant enfin à son idéal, Yves s'endormait du sommeil des sages.

On savait son habitude ; et, lorsqu'il était à terre, les hommes de nage, — que les terriens et les mariniers de la Seine appellent des rameurs, — tout de suite après avoir accosté, le cherchaient des yeux, en riant. Même le quartier-maître qui, la barre en main, surveillait la route, faisant face à ses hommes qui, eux, tournaient le dos à la terre, de très loin le leur signalait :

— Je vois déjà mon Yves d'ici. C'est pas un homme : c'est un coffre d'amarrage. Hardi ! les enfants ! J'ai le cap dessus... ça ne trompe pas !

On accostait, chacun disant son mot :

— C'est bien lui ! — Ah ! le gueux ! — En voilà un bougre ! —

Pour sûr, qu'il en a son plein ! — Il est rond comme une tonne. — Il ne s'est pas trompé, le gaillard, en se croyant ivre ! — Je crois bien qu'il l'est comme un jour de sainte-Épissuire !

On prenait Yvon à deux, qui sous les bras, qui par les pieds. On le déposait au fond du canot comme un mort, — et "pousse !" on le ramenait à bord, avec les autres qui riaient toujours, car ça leur paraissait toujours plus drôle, cette façon d'être régulier dans le désordre.

Voulez-vous bien connaître le caractère d'Yves, et la force irréductible de son vice ?

Un jour, le canot étant allé à terre pour un motif quelconque, avant la fin de la journée, il se trouva que mon Yvon était déjà à son poste de ralliement, couché sur le pavé, endormi d'un sommeil de brute. Il avait bien compté dormir à terre quatre ou cinq heures de plus, mais il était, croyez-moi, incapable de protester et même de savoir ce qui lui arrivait. On le porta à bord, toujours dormant. Il ne s'éveilla que le lendemain.

— Eh bien, Yves, tu te ranges donc ? Tu es rentré hier deux heures plus tôt que le règlement !

Sur cette parole d'un camarade goguenard, Yves se récria :

— Moi ! rentré avant l'heure ! Ça serait donc qu'on aurait changé quelque chose là-haut, dans la lune ou dans les étoiles ! Celui qui entend se ficher d'Yvon, qu'il s'avance !... J'ai rallié quand il a fallu, vu que les camarades n'ont pu me ramasser avant l'heure du canot !...

— Fallait-il que tu sois soûl, pour ne pas savoir !... Aussi, mon vieux, tu l'étais bien !... on t'a porté comme un paquet. Ah ! oui, qu'elle est bonne ! et bien bonne !

Lorsqu'on lui eût expliqué le sens de ces plaisanteries, Yves demanda, "comme de juste," à parler au commandant.

Il l'aborda d'un air pénétré, roulant entre ses doigts son bonnet de laine bien rond, toujours bien raidi par le cerceau

d'osier, et dans lequel il y avait à l'ordinaire, sous le pli dur et serré de la doublure imperméable, un bon bout de carotte de tabac, un dé, du fil blanc et du fil noir, et peut-être des gris-gris chers à son cœur de Breton, des souvenirs.

— Eh bien, que veux-tu, mon brave ?

Il commença délibérément :

— On m'a fait tort, commandant !

— À toi, mon ami ? Ça n'est pas possible. Tout le monde t'aime, tes camarades et tes chefs. Quel tort est-ce qu'on aurait pu te faire ?

Le chef souriait. Yves releva la tête fièrement :

— Oui, commandant, on m'a fait tort.

— Et comment cela ? Explique-toi.

Alors Yves s'expliqua en effet non sans baisser légèrement la voix au passage difficile, qui fut l'aveu de son ivresse habituelle, — mais en la haussant aussitôt pour faire remarquer combien la régularité de ses mauvaises habitudes assurait le bon ordre de son service. Il conclut :

— J'avais la permission de dix heures. Et c'est à cinq heures qu'on m'a ramassé. J'avais cinq heures à dormir à terre, *librement* ! J'avais le droit, que je dis, d'être à terre ! Je n'y faisais point de mal, vu que je dormais seulement.

— Mais puisque tu ne savais plus si tu étais à terre — ou ailleurs, — réfléchis, Yvon, qu'est-ce que ça peut te faire d'avoir dormi à bord, plutôt que sur le quai du port, comme un vagabond ?

— Ça n'était pas leur droit de me ramasser. Voilà tout. J'avais mon droit de dormir en liberté. Et maintenant, sauf respect, commandant, les autres me blagent. Ça n'est pas mon compte.

Et, inouï de gravité, il acheva, presque solennel :

— Pour cette fois, ça passe. Mais j'espère bien qu'à l'occasion, commandant, ça ne se renouvellera plus !

Yvon tenait à ses droits. Si on les lui assurait on pouvait, par un juste retour, être certain qu'il ferait toujours tout son devoir.

Le commandant était un de ces hommes "qui comprennent." Il eut toutes les peines du monde à garder un peu de sérieux ; il y parvint, et, la joie dans l'âme, il dit à Yves :

— C'est entendu... vas en paix... ça ne se renouvellera plus, je te le promets. Mais, puisque l'occasion se présente, laisse-moi, une fois encore, te donner un bon conseil... Renonce à ton gros défaut, mon ami. Corrige-toi de ton vice. Il te jouera quelque mauvais tour. Tu vois bien qu'on ne sait plus ce qu'on fait, ni ce que vous font les autres. On n'est plus un homme. Crois-moi, Yves, ne te soûle plus ; ça vaudra mieux.

Mais Yves avait secoué la tête. Il y tenait, à son vice ; il n'avait de plaisir que celui de boire.

— Tout ce qu'on voudra, disait-il parfois, pourvu que j'aie, de temps en temps, ma bitture ! Y renoncer ? Ah, ouiche ! quand je serai mort... j'aime mieux mourir que d'y renoncer !

Or, à la grande surprise de tout le monde, il advint que, de plusieurs mois, Yves ne descendit pas à terre. Plus jamais, vous entendez bien, il ne descendit à terre, aux jours où il l'aurait pu... Il y avait donc quelque chose de changé, là-haut, dans la lune ou dans les étoiles ? Que se passait-il, bon Dieu ! Plus de col empesé, plus de liettes plissées... Plus de conversation avec le petit miroir. Plus de bourse qu'on tire du sac et qu'on soupèse, en la regardant d'un air drôle.

Les camarades le blaguaient :

— Il s'aura confessé, pour sûr ! C'est devenu une demoiselle, ou comme qui dirait un servent de curé.

Oui, Yves ne se soûlait plus !

Il avait renoncé à la grande fête obscure.

Nous étions à Toulon, Yves toujours embarqué sur le *Formi-*

dable, un de nos plus grands cuirassés, formidable en effet parmi tous ces redoutables navires, une vaste cité flottante, une vraie ville de guerre, remparts et tours, balcons de fer suspendus à des mâts de fer et portant dans l'espace des canons-mitrailleuses qui menaçaient à la fois tous les points de l'horizon.

Et cette cité flottante était habitée par tout un peuple.

— Eh bien, dis-je à Yvon un beau matin, comme il regardait les autres descendre à terre ; — c'est ton jour de permission. Tu n'y vas donc plus, hein, mon vieux brave ? Tu as enfin compris nos conseils ?

Il regardait s'éloigner le "pointu," l'embarcation de louage qui emmenait ses camarades. Il regardait d'un œil morne, indifférent. Les moines ont ce regard lorsque, du fond des cellules, ils pensent aux vanités du monde.

Yves ne répondait pas. Je me mis à rire.

— Te voilà tout changé, tant mieux ! T'avions-nous assez conseillé de ne plus te soûler comme ça !... T'en souviens-tu, Yves ? Rien n'y faisait. Qu'est-ce donc, hein ? confie-moi ça ! Qu'est-ce donc qui t'a corrigé ?

Yves m'aimait bien.

— Oh ! je ne suis pas corrigé, fit-il d'une voix sourde. Ça m'em-bête assez de n'y plus aller.

— Cependant, tu n'y vas plus ! On ne te voit plus boire. Voilà bien du temps, que tu n'y vas plus.

Il reprit, de sa même voix sourdement rageuse :

— Si je ne vais plus à terre, ça n'est pas pour ne plus boire. Oh ! non, je vous dis, je regrette ça bougrement.

— Alors, pourquoi est-ce ?

En détournant la tête, comme s'il avait honte, Yvon répondit :

— On peut bien vous dire ça, à vous, cap'taine, qui me montrez toujours de l'amitié ! Voici l'affaire. À Brest, là-bas, notre voisine, la voisine d'à côté, du même étage de la maison où nous

demeurons, tout en haut sous les toits... eh bien, elle est morte. Et elle a laissé deux moussaillons, — cinq et huit ans, — que ma femme a donc recueillis, chez nous, comme ça se doit... Alors, comme de raison, j'peux plus me soûler... Y a plus moyen ! Faut bien que j'y envoie tout mon argent à ces pauv' mioches... Y a plus moyen... Faut tout envoyer !

Ah ! le brave cœur de pauvre ! Il se soumettait sans phrase à un devoir qui lui paraissait commandé... "Y a plus moyen !... Faut tout envoyer," ces mots exprimaient la fatalité du devoir tel qu'il le concevait. Il ne discutait rien, le Simple. La voisine avait laissé deux enfants. Il les avait *donc* pris à sa charge ; et, pour les nourrir, il renonçait, *comme de raison*, aux seuls plaisirs qu'il eût connus en ce monde, à ce vice invétéré que les raisonnements, les conseils, les ordres, la surveillance des chefs et des médecins, les menaces de maladie et de mort n'avaient pu corriger. La nécessité d'être bon et charitable au prix du plus héroïque effort, le trouvait prêt tout à coup, résigné, docile comme un enfant. Il obéissait à une consigne du bon Dieu, qui devait être à ses yeux une sorte d'amiral très grand, très vieux et très vénérable.

Et en regardant Yves s'éloigner sur le pont de notre *Formidable*, je sentis ma vue se troubler d'une larme.

Huit jours après nous quitions Toulon. C'était en hiver. Il faisait froid, mais un beau soleil étincelait sur la rade, et, comme c'était un jour de fête publique, d'innombrables groupes de curieux, en toilettes des dimanches, groupés çà et là sur les rivages du Mourillon, à la Grosse Tour, et sur les jetées, — assistaient à notre appareillage et à notre départ.

L'ancre levée, le majestueux navire s'émut lentement, se mit en marche, s'éloigna enfin en accélérant par degrés sa vitesse. Yves, pour aider à la manœuvre, qui consiste à relever l'ancre

contre le bord, descendit, les pieds nus, sur cette ancre gigantesque qui pendait au-dessus de l'eau un peu agitée et qu'on sentait glaciale, rien qu'à la voir.

Comme nous étions amarrés assez près de la passe, nous fûmes tout de suite sortis de la rade, et pris par une certaine houle. Notre vitesse s'accéléra.

Tout à coup un cri retentit, suivi bientôt de l'appel strident des sifflets du bord :

— Un homme à la mer !

Il fallait stopper. Grosse affaire ; tous les ordres donnés sont modifiés, tous les mouvements sont interrompus et contrariés. On exécute les manœuvres nécessaires. L'officier de quart peste et frappe du pied. Le commandant n'est pas content ; l'amiral non plus. Sa belle manœuvre de départ est troublée sous les yeux de tous ces terriens en fête qui regardent du rivage et qui se demandent quelle maladresse nous avons bien pu commettre ?

— Satanée histoire !

Or, pendant ce temps, à l'arrière, de mon poste de manœuvre, je regardais l'eau, cherchant le matelot tombé, et j'aperçus mon brave Yvon !...

Je fus sans inquiétude... Il nageait comme un marsouin ; il fendait l'eau à grandes brassées, mais, chose bizarre, au lieu de suivre le *Formidable*, où tout se dérangeait pour le ramasser, ce drôle d'homme s'éloignait du bord, et vivement !...

J'eus aussitôt l'explication matérielle de cette étrange manœuvre.

Le bonnet d'Yvon, l'ouverture en l'air, flottait comme un petit navire, s'élevant et s'abaissant à la lame, dans le remous...

Et Yves allait repêcher son bonnet !

Je le vis s'en saisir, le remettre vivement sur sa tête, et tranquillement, avec soin, rabattre sous son menton la jugulaire de coton blanc ! Puis il vira de bord et revint vers nous...

Je riais en moi-même, non sans plaindre le pauvre garçon, qui devait avoir bien froid.

On ramena à bord notre matelot tout ruisselant ; ses dents claquaient. Il avait mangé moins d'une heure avant. On craignit une congestion. On le frictionna, on le coucha à l'infirmerie. Et j'allai lui rendre visite, une heure plus tard. Il avait bu du thé et du rhum. Son visage disait la santé et, sous une placidité apparente, j'y démêlai fort bien je ne sais quel air de malice... Je voulus savoir...

— Voyons, Yves, lui dis-je, un bougre comme toi, ça ne tombe pas à la mer, par beau temps, en allant sur l'ancre ! Un vieux gabier, ça se tient là-dessus des griffes et des pattes, comme une araignée sur un mur !...

Il souriait... Je tâchai alors de le piquer d'honneur.

— Espèce de grand maladroit ! lui dis-je. Comment ? Vraiment ? Tu es tombé ? Ah ! mon pauvre novice ! tiens, c'est honteux !

— Chut ! fit alors notre Yvon, avec un regard narquois... Vous êtes un bon, vous. Alors on vous dit les choses... Vous ne me trahirez pas ! Eh, bien, pardi !... J'ai pas tombé du tout ; vous allez comprendre... Les autres n'ont rien deviné... C'est mon bonnet seulement qui avait tombé, fouetté d'un bout de corde, lancé à la mer ! Et moi, debout sur mon ancre, je le regardais bêtement. Je le regardais s'en aller vent arrière, tout juste comme un petit bateau d'enfant... Et ça me crevait le cœur... Il s'en allait assez vite, vu que le vent le poussait et que nous allions commencer, nous autres, à filer nos cinq nœuds en sens contraire !... Alors, j'ai pas pu y tenir... Mon bonnet, — songez donc ! — il y avait des choses dedans, beaucoup... des aiguilles, du fil, mon dé, ma chique et encore d'autres malices. Et puis, le bonnet lui-même, ça coûte ! Y en avait bien en tout pour cinq francs... Alors, voyez-vous, cap'taine : c'était l'argent

des deux pauvres mioches ; le *Formidable* pouvait bien stopper !

“Le *Formidable* pouvait bien stopper !” Il avait raison, notre Yves ; il avait le sens des lois de la vie. Pour les deux petits qu'il nourrissait, pour les deux enfants perdus, pour deux enfants, — oui, le *Formidable* pouvait bien stopper !

Ainsi le bonnet d'Yvon eut à lui seul le pouvoir d'arrêter la marche d'un des plus redoutables cuirassés de France, portant à son bord tout un arsenal de guerre, six cents hommes et un amiral.

Et je n'ai jamais revu, sans une émotion attendrie, le pauvre bonnet d'Yvon.

JEAN AICARD.

PARIS, Noël, 1896.

Notes et Documents

Le père Hyacinthe Loyson	69
Le facteur Maurin	87
<i>Le coup passa si près</i>	97
<i>Si j'avais combattu...</i>	101

LE PÈRE HYACINTHE LOYSON

Charles Loyson – plus connu sous son nom religieux : *père Hyacinthe* – est né à Orléans le 10 mars 1827, où son père était inspecteur d'académie – il fut ensuite nommé recteur d'académie à Metz puis à Pau.

Charles fit ses études secondaires au collège de Pau, avec son frère Jules, de deux ans plus jeune.

Entré en 1845 au séminaire parisien de Saint-Sulpice, il reçut l'ordination sacerdotale en 1851. Après avoir été professeur aux séminaires d'Avignon et de Nantes, puis vicaire de la paroisse Saint-Sulpice à Paris jusqu'en 1857, il débuta alors un parcours quelque peu atypique qui le conduisit dans différents ordres.

Il entra d'abord chez les Dominicains, fut aumônier à l'école de Sorèze, où il se lia d'amitié avec Lacordaire qui entrevoyait pour lui un bel avenir : « C'est Loyson qui me remplacera », aurait-il dit. Mais Loyson quitta Sorèze, s'en fut à Rome où il se fit trappiste pendant presque deux ans. Revenu en France, il rejoignit les Carmes de Lyon en 1860 sous le nom de *père Hyacinthe*.

Il devint alors célèbre par l'éloquence qu'il mettait dans ses sermons, au lycée de Lyon en 1862, comme prédicateur de l'avent à Bordeaux en 1863, lors du carême de 1864 à Périgueux, puis à Paris, tant au cercle catholique de la rue Cassette qu'à l'église de la Madeleine.

Invité par M^{gr} Darboy à prêcher l'avent 1864 à la cathédrale de Paris, le père Loyson y obtint un énorme succès car il n'hésitait pas à aborder des sujets originaux et inattendus : la souveraineté du peuple, la paix et la guerre, la morale conjugale.

Orateur inspiré, improvisateur exceptionnel, il arrachait des applaudissements à ses auditeurs. Il devint alors la cible des catholiques conservateurs ultramontains, notamment de Louis Veuillot, journaliste au quotidien catholique *L'Univers*. Mais il continua d'occuper la première chaire de France jusqu'en 1868.

Le père Loyson, rappelé à l'ordre par le Vatican, ne cessa pour autant son apostolat. Le 24 juin 1869, à la tribune d'un congrès organisé par la ligue de la Paix, il condamna non seulement les violences individuelles mais aussi les crimes commis par les États, disant toujours « non » à toutes les tueries. Sommé de se soumettre aux directives de sa hiérarchie, il publia au contraire, le 20 septembre 1869, une lettre ouverte indiquant qu'il quittait le couvent parisien dont il était le supérieur et dénonçant par avance le dogme de l'infaillibilité pontificale que le concile œcuménique, qui allait s'ouvrir, devait entériner. Excommunié le 10 octobre suivant, il n'en cessa pas moins ses conférences et publications dans la presse et se rapprocha de l'Église vieille-catholique allemande.

Le 3 septembre 1872, il épousa à Londres une Américaine de trente-cinq ans, Émilie-Jane Butterfield, veuve Merriman.

En 1878, il institua à Paris une Église gallicane soutenue par l'Église anglicane et opposée à l'absolutisme romain. Une première chapelle fut ouverte le 9 février 1879 puis une seconde le 6 mars 1881, et son culte autorisé par décret présidentiel du 3 décembre 1883.

En mars 1893, le père Hyacinthe se retira de la vie ecclésiastique. Il poursuivit toutefois ses conférences publiques.

Il mourut à Paris le 9 février 1912 et fut inhumé au Père-Lachaise, dans la division 24, sous l'épithète : « Agir comme s'il n'y avait au monde que sa conscience et Dieu ».

Charles Loyson et son épouse eurent un fils, Paul-Hyacinthe,

né à Genève en 1873 et décédé à Paris en 1921, qui fit une carrière de dramaturge.

Pour l'anecdote, je rappellerai que, lors du mariage du père Hyacinthe, qui avait défrayé la chronique mondaine par son caractère inhabituel, le jeune journaliste Jean Aicard s'était quelque peu impatienté de l'importance accordée à cet événement, qui lui avait inspiré une chronique humoristique... et impertinente :

Causerie Parisienne

— « Eh bien ! cher monsieur, que dites-vous de la grande nouvelle ? » — « De quelle nouvelle parlez-vous, madame ? » — « Eh ! de la nouvelle par excellence, de la grande, étonnante, admirable, singulière, mirifique, charmante, scandalisante, joyeuse et pénible nouvelle, de la nouvelle digne de tous les adjectifs de Madame de Sévigné : du mariage du père Hyacinthe ? » — Mais, ce n'est plus là une nouvelle, dis-je à mon aimable interlocutrice ; ou si vous voulez, c'est une vieille nouvelle âgée de dix jours ! » — « Ah ! monsieur, cela me semble toujours plus neuf ! »

* * *

En effet, le monde des femmes n'en peut revenir ! — « Quoi ! il n'est plus célibataire ! — Quoi ! il a osé ! — Quoi ! c'est une Yankee ! — Quoi ! il méprise les parisiennes ! — Voyez-vous, cela ! — Ah ! le gredin ! — A-t-il de l'esprit ! — Explique-t-il assez bien les choses ! — Vous rappelez-vous sa figure ? — Je ne l'ai vu qu'une fois. — Ah ! bah ! moi, je n'ai pas manqué un seul de ses discours. — Dites de ses sermons. — Comme il vous plaira. — Mais c'est un hérétique ! — Oui, mais si aimable ! — Si éloquent ! — Il était si beau, dans son costume de moine ! —

Superbe, en effet ! — Quel organe ! — Des plus attendrissants ! — Comme il savait à propos relever sa grande manche d'un geste noble ! — Oh ! oui. — Et se tourner vers l'Orient et le couchant en disant en beau style biblique : « Je me tourne vers l'Orient et je me tourne vers le couchant ! » — C'était irrésistible ! — Le voilà donc parti pour l'Amérique. — Mais il a promis de revenir. — Il reviendra, soyez-en sûre. — Au fond, c'est une horreur ! — Laissez donc, ma chère, ne vaut-il pas mieux que ces hommes-là se marient ? »

* * *

Voilà à peu près le caquetage des dames à l'endroit du père Hyacinthe. Pour nous, certes, nous ne le blâmons pas de se marier, mais nous nous étonnons un peu du bruit qu'il fait de son mariage. Une lettre trois fois moins longue eût suffi pour nous faire part de la chose, et je supprimerais volontiers de son épître les doubles épithètes qui fourmillent ; les citations latines, les renvois aux chapitres, pages et documents divers, etc., etc.

Voilà bien du fracas pour une chose si simple que de se marier selon le vœu de la nature ! il est vrai que ce n'est point avec cette simplicité que l'entend le père Hyacinthe et qu'il compte, tout marié qu'il sera, rester *prêtre et catholique* ! Examinons.

* * *

Laissons de côté notre appréciation sur l'éloquence sacrée laquelle est un genre mort qu'il est trop aisé de ressusciter pour une heure. Nous avons eu occasion d'entendre le père Hyacinthe, à Paris, en 1869, dans une réunion des membres du Congrès de la Paix, et il nous a paru un orateur facile, embrouillant les questions à plaisir, mêlant les contraires avec désinvolture, quelque chose comme l'Émile Ollivier du catholicisme. Émile Ollivier prétendait apporter à la monarchie un ministère libé-

ral ; le père Hyacinthe croit pouvoir rester prêtre catholique, et transformer le catholicisme. Or, la monarchie et la religion, qui est la catholique, sont immutables de leur essence ; effacer les abus de la monarchie ! mais il n'en restera plus miette ! effacer les abus du catholicisme, mais il n'en restera plus l'ombre ! — En sorte que, ne voulant pas être détruits, quoi que vous disiez ou quoi que vous fassiez, ô pères Hyacinthes Loysons que vous êtes, les gouvernements et les religions que vous voulez réformer ne se laisseront pas faire, et pour y avoir touché avec respect, vous serez à jamais inacceptables dans les rangs des partisans de la Liberté !

Certes ! cela est simple ! ils ne veulent pas le voir. Un orgueil les aveugle. — « Il s'agit d'un exemple à donner à la France et au monde : je vais me marier, se dit celui-ci. » Eh bien ? après ? Croyez-vous, mon père, que le catholicisme en sera ébranlé ! il n'y aura qu'un renégat de plus et l'armée de la libre-pensée ne comptera pas pour cela une recrue supplémentaire.

* * *

Est-il utile d'insister sur une chose aussi claire ? Du reste, voyez le danger.

Je suppose qu'obéissant à l'impulsion de ces inventeurs de théories qui veulent unir les incompatibles et forcer à s'attirer les électricités de même nom, je suppose que les monarchies et les religions se modifient dans un sens progressiste. Aussitôt, revêtant çà et là les apparences de la liberté et de la raison, elles seront peut-être, pour ces apparences, acceptées par des esprits qui n'en voulaient plus. Ces maisons vermoulues étant par places recrépies, tel qui les croira neuves, salubres et solides, consentira à les habiter, ainsi aurait pu être prolongé l'empire ; ainsi pourrait être prolongé le catholicisme, s'il se mettait à faire des concessions à l'esprit de progrès. Les concessions sont des remises à neuf, des replâtrages qu'emploient les

gouvernements et les religions (ce qui fut en principe la même chose) lorsqu'ils menacent ruine pour retarder leur chute.

Or, ce ne sont pas ces replâtrages de vieilles institutions, qu'il faut au monde nouveau, à la société moderne. Ce sont des institutions neuves, des fondements absolument neufs ; et nous ne souhaitons rien tant que de voir la Monarchie et la Religion s'enticher dans leurs vieilles routines, afin que l'église et la royauté s'écroulent en bloc, un beau matin, à tout jamais.

Voilà pourquoi le mariage du père Hyacinthe qui eût été une protestation complète si le prêtre se fût marié comme une personne naturelle ne nous intéresse pas autrement puisqu'il veut rester *prêtre et catholique*.

Du reste, hâtons le jour où l'on séparera l'Église de l'État, et que chacun prie, parle, se marie, vive et meure à sa guise. Ainsi soit-il.

Jean AICARD¹.



Les relations entre Jean Aicard et le père Hyacinthe me paraissent avoir débuté en 1896. À la fin du mois d'août, *Le Figaro* publia à sa une un long article de Jean Aicard, sur le manque d'espérance des hommes de son temps, dans lequel notre écrivain approuvait à plusieurs reprises l'action du père Hyacinthe :

Il faut un miracle²

Le Figaro a publié, il y a peu de jours, un article de M. Claveau où se lisait cette phrase : « Je ne sais pas s'il nous faut un

¹ *L'Égalité*, jeudi 12 septembre 1872.

² *Le Figaro*, 42^e année, 3^e série, n° 243, dimanche 30 août 1896, page 1, colonnes 1-3.

roi ou un empereur, mais je vois bien qu'il nous faut un dieu. » Dans le même article, il était dit que pour avoir voulu répondre au sphinx de l'Inquiétude moderne, le père Hyacinthe a « été dévoré ». M. Hyacinthe a eu tort vraiment de répliquer qu'il ne l'a pas été : il le fut. Il n'a pas créé un mouvement décisif et vainqueur ; il n'a pas même ébranlé une pierre de l'assise catholique ; il n'a pas modifié une lettre du dogme immuable. Si la métaphore de M. Claveau lui déplait, nous lui dirons que l'Église l'a écrasé et que le monde l'oublie. Son effort individuel servira sans doute, car rien ne se perd, mais, pour avoir été un soldat utile, il n'en est pas moins un soldat vaincu.

Il est le Mirabeau d'une révolution religieuse... avortée.

Où prendre la cause essentielle de la maladie du siècle, de ce grand malaise moral, qu'il a noblement espéré guérir ?

Elle est dans le combat perpétuel qui se livre, au fond des consciences, entre le persistant souvenir atavique des croyances anciennes et notre droit nouveau, le droit à l'examen, à la critique, au libre raisonnement ; elle est dans le conflit de nos habitudes d'âme, obscurément demeurées religieuses, avec les affirmations imposées à notre raison par l'orgueil scientifique. Et le malheur du siècle, c'est d'avoir, avec le dogme, jugé suranné (que M. Hyacinthe Loyson appelle la superstition cléricale), rejeté le séculaire moyen de porter, au plus profond des esprits populaires, l'incomparable morale chrétienne qui se résume en un mot : amour !

L'Église, une et indivisible, se refuse à reconnaître les droits de la raison. Elle exige une obéissance devenue impossible à l'honnêteté même des esprits modernes. M. Clemenceau se comportait en pape de la démocratie lorsqu'il déclarait : « La Révolution est un bloc. » L'Église aussi est un bloc. Elle ne se laisse pas entamer. L'ongle de M. Hyacinthe s'est cassé sur la pierre angulaire de l'édifice. Et de très bons esprits, très respec-

tueux de ce que l'Église représente, mais devenus incapables de rien accepter sans le contrôle de leur raison consciencieuse, s'écartent de l'Église en regrettant que, par son refus de concéder quelque chose à l'esprit de logique et de science, elle demeure dans l'impossibilité de consoler l'inquiétude moderne, d'apaiser le trouble toujours renaissant des cœurs en quête d'amour et d'éternelles vérités.

Voilà les origines du grand malaise.

À quelle phase en est-il ? où est le remède ?

À quelle phase nous en sommes, il me semble que le voici.

* * *

La Révolution et le premier Empire ont soulevé et déçu trop d'espérances terrestres. Ces deux grands faits, promesses déclamatoires suivies de déceptions tragiques, ont ouvert des sources d'ironie qui, par infiltrations, contaminent l'esprit populaire. Lui-même aujourd'hui rejette, en bloc, dogmes et morale. Chez nous, un système de gouvernement trop mécanique, qui retire aux chefs toutes les initiatives et leur donne, avec la peur des responsabilités, la terreur de devenir trop populaires, ne laisse place, pour l'heure, à aucune de ces spontanités généreuses qui charment les foules, les entraînent, les soutiennent d'une espérance sans cesse vivifiante et renouvelée.

On demande une république moins automatique, qui, après avoir fermé la porte de l'arbitraire pour le mal, s'ouvre à elle-même les larges baies de l'arbitraire pour le bien !

Si l'on ne veut pas légitimer le doute et le désespoir, il faut que les équités deviennent possibles en certains cas où les procédures s'y opposent. Trop de règlements. Pas assez d'âme. S'il ne reste pas aux nations un jour de souffrance ouvert sur les espérances indéterminées, le cœur des hommes, trompé dans un besoin impérieux, blessé aux profondeurs, souffre et

se révolte. C'est pourquoi les politiciens exclusivement positifs seront emportés. Nos littératures, nées en plein conflit des sentiments et des faits, représentent fort bien l'époque, en concluant au pessimisme. « La vie étant mauvaise, avoir des enfants, perpétuer la vie par la souffrance, est un crime. La force prime le droit. Les *casus belli*, toujours tout prêts dans l'ombre, guettent l'avenir. Les engins de destruction sont les plus remarquables produits de la science, déclarée en état de banqueroute frauduleuse. La sécurité du monde est pour jamais finie. L'homme est une bête maligne. Tout est mensonge, perfidie, égoïsme. Si Jésus n'est plus Dieu, l'Évangile n'est plus une Loi souveraine. La République sera naturaliste ou elle ne sera pas... Après nous le déluge. »

Hélas ! quoique le siècle finissant s'efforce de « porter beau », il est désespérément triste. Il crie au perdu dans le désert ; il hurle à la mort vers l'horizon... Les femmes se demandent l'une à l'autre : Comment consolons-nous tous nos petits enfants, qui ont peur du crépuscule ?

C'est alors que M. Loyson s'approuve d'avoir tenté un schisme ; c'est alors que notre ami Paul Desjardins fonde l'Union pour l'action morale ; alors que M. Claveau écrit son article *Les chercheurs d'étoiles...*

Mais voyez-vous, monsieur Hyacinthe Loyson, eux, vous et moi, nous serons tous dévorés !

Serait-ce donc qu'il n'y a nul remède au mal du siècle ? Et pourquoi serons-nous sûrement dévorés ?

Parce que nous ne sommes que d'humbles critiques, des parleurs. Et l'orientation des âmes, prises en foule, n'a jamais été modifiée que par des actes.

* * *

La mort de Louis XVI fut un acte. Elle a tué, dans l'univers entier, le prestige royal, que Voltaire et les philosophes avaient

seulement compromis. La vie de Jeanne d'Arc fut un acte. Elle a créé la Patrie. La Passion du Christ fut un acte. Elle a préparé l'unité du monde. Et si hautes sont ces deux figures, Jeanne d'Arc, le Christ, si symboliques sont ces deux incarnations, qu'elles affirment plus de sympathie humaine que les mots n'en peuvent exprimer. Voilà leur puissance. Elles font vivre et marcher l'Idée. Elles forcent la foi... mais la foi, au cours des temps, se fatigue ! Il faut en renouveler les sources, il faut en renouveler l'élan initial à chaque étape nouvelle. Eh bien, où est aujourd'hui notre martyr ? où est notre dieu ? où est le grand acte ? le fait fécondant et tout-puissant ?... Il nous faut, vous dis-je, un miracle.

M. Loyson et d'autres, dont la vie est très noble, répondent : « Nous agissons ! » Soit, mais quand un homme n'est ni chef d'Église, ni chef d'État, ni chef d'armée, ni transcendant génie, ni martyr éblouissant, la portée de ses actes est un rayon mesuré à cet homme même, comme son ombre qui tourne autour de lui. Or la conscience universelle ne peut être impressionnée que par un acte d'une puissance proportionnée à la masse qu'il veut atteindre, c'est-à-dire assez considérable, assez éclatant, assez surhumain pour avoir une portée presque infinie.

Pour orienter les âmes modernes, dans le sens de la foi, au bon, au consolant, au généreux, il faut donc un vrai miracle, c'est-à-dire un acte ayant un caractère *surnaturel*, puisqu'il est convenu que *Nature* c'est *malignité*.

Rappelez-vous le mot de Pascal : « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée ; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité ; cela est impossible et d'un autre ordre : surnaturel. »

La littérature, les beaux discours, les journaux, ne peuvent rien, sinon préparer. Nous sommes de cris avertisseurs, et c'est

bien quelque chose. Aussi, M. Hyacinthe Loyson a-t-il raison de dire : « Je travaille pour l'avenir. » Il se pourrait, en effet, que le chœur de nos plaintes, traduisant les pensées de ce muet qui s'appelle le peuple, provoquât l'inconnu, suscitât le Fait. C'est ainsi que le cri de détresse des petits enfants de Donremy, toujours en bataille sacrilège avec ceux de Vaucouleurs, fit naître au cœur de Jeanne « une grande pitié du royaume de France ». Mais ce n'est plus la France seulement qui souffre aujourd'hui un grand mal ; c'est le monde. On sent venir la solidarité des nations. Entendez crier le pessimisme allemand... Voyez l'Angleterre, oppressive de l'Inde, se réclamer des tendresses bouddhiques, tandis que les Hindous se demandent : « Qui est le Christ ? »

* * *

La psychologie des peuples est, au fond, peu compliquée. Atteints par un grand fait significatif d'espérance, ils se prennent à espérer. Par un fait inspirateur de terreur ? ils se mettent à craindre. De foi ? ils s'élancent à croire. Il y a une espérance, une terreur, une foi paniques. Les peuples, très simplistes, subissent fortement ces courants électriques, mystérieux, peut-être divins, que dégage et détermine le coup de foudre des grands faits. Ils gardent quelque temps l'impulsion reçue, et la durée de ce mouvement mesure une ère, une étape dans la marche des civilisations...

Il nous faut aujourd'hui un miracle de bonté, d'humanité, un grand acte négatif du Moi, négatif de tous les instincts d'intérêt individuel, de toutes les passions dont le triomphe fait le scepticisme, le pessimisme, le désespoir présents. Il nous faut un miracle, c'est-à-dire un grand acte affirmatif d'idéal. Un pareil fait est-il possible aujourd'hui ?... Pourquoi, l'ayant été, ne le serait-il pas une fois encore ? On dit que l'histoire se reproduit.

Et d'où pourrait venir un pareil miracle ? Quels signes l'annoncent, et de quel côté ?

C'est ici le seuil du mystère. Nul ne sait. Le spectre masqué, qui s'appelle Demain, porte un doigt sur sa lèvre scellée... Mais faites silence, et des visions vont passer...

Rappelons-nous !... Voici Cronstadt et Toulon, voici les Russes à Paris... À Toulon, un soir, devant cette rade qui semble promettre une assemblée des États généraux du monde, comme j'entrais dans l'immense salle de bal de l'Arsenal maritime, un amiral français, m'arrêtant sur le seuil et saisissant ma main pour me montrer mieux son émotion, me dit, — tandis que s'élevaient autour de nous les hourras en l'honneur des officiers russes, groupés sous les faisceaux de drapeaux : « Voyez comme les Couleurs des deux pays se ressemblent... Elles s'appelaient. Elles s'enlacent. Il y a peut-être, dans ce signe, le salut du monde. Étonnante alliance, celle d'un Tsar et d'une République !... Cela, voyez-vous, est inexplicable. *C'est un vrai miracle !* »

Il avait raison. Le miracle, il est encore en ceci qu'un Tsar et une République se donnent la main sans abdiquer rien, ni l'un ni l'autre, de leurs fières devises. Je sais des démocrates incorruptibles qui, n'ayant rien renié d'eux-mêmes, acceptent cette union par respect philosophique d'un prodige utile aux destinées du monde. Trêve de Dieu. Stade mystérieux. Miracle préparatoire.

Miracle également, à Cronstadt, à Paris comme à Toulon, l'émotion populaire montée si haut, l'élan indicible des âmes ! Ah ! comme, confusément, tous agitaient en eux des espérances de tendresse, des appels à la sympathie infinie ! Le fond des âmes se hâtait de paraître, trouvant cette occasion unique d'avouer son amour des hommes et son vœu d'être aimé !... Et j'ai vu sangloter — non pas pleurer — sangloter, entendez-vous bien, des chefs de guerre, de vieux, de rudes marins, étonnés

d'eux-mêmes, et qui bégayaient leur joie, et qui s'embrassaient ! Bien rares furent les sceptiques (malheureux !) qui cherchèrent aux effusions des simples matelots des motifs de diplomatie financière ! Rares aussi, ceux qui trouvèrent alors (pauvres confrères pleins d'esprit !) nos larmes « exagérées... » Elles étaient nobles et utiles. La tendre humanité qu'on cache par pudeur habituelle, par habituelle crainte des railleries, soulevait toutes les poitrines. Et qu'espérions-nous donc ? Rien, tout : nous espérions l'espérance même !

Écoutez encore. Mon dernier article sur l'Académie des Goncourt m'a mis en rapports touchants avec une noble intelligence de penseur chrétien, avec un cœur charitable qui fut aimé de Frédéric III, empereur d'Allemagne. Cet empereur, préoccupé des tristesses du siècle, cherchait, quand il mourut, une solution au problème où s'attarde l'Europe, celui de la paix armée. Il pensait apparemment que les courages des hommes d'Europe peuvent trouver de meilleurs emplois que de se détruire eux-mêmes. Il avait pitié des femmes qui enfantent pour la mort et qui allaitent dans l'angoisse. Rien de plus saisissant que l'état d'âme de ce moribond impérial, héritier-né de tant de responsabilités redoutables, idéaliste passionné, et qui, plein de douleurs physiques, couché dans la pourpre et le sang, souffrait surtout les douleurs morales des peuples !

* * *

Écoutez toujours. Un officier supérieur de l'armée française m'envoyait naguère une carte, dressée par lui, où une grande partie des pays annexés devient un Royaume de Dieu, un État de la Paix, une terre neutre où siègerait l'Arbitrage international d'Europe... Un fou, dans ce même journal, à cette même place, nous avait déjà conté un rêve semblable... Tout cela est singulier, et je l'ai noté, à cause même de la frappante étrangeté qu'on y trouvera.

Et justement ce matin, l'ami de Frédéric III m'écrit ces lignes qui font rêver : « Dans des cellules étroites, scellées comme des tombes, d'obscurs séquestrés, déchirés dans leurs passions, morts aux tendresses personnelles et aux ambitions, accumulent la pensée, la force motrice qui portera au dehors, sous le plein soleil, la vérité d'amour. Ils sont là comme des houilles au fond de la mine froide et sombre d'où sort le charbon producteur de force et de mouvement, et c'est à ces laborieux ensevelis que nous devons l'étincelle de feu sacré qui réveillera les consciences et réchauffera tous les foyers ! »

Et pourquoi non ? Peut-être faut-il, pour atteindre certaines lumières à la source même des feux et des diamants, avoir renoncé à la vie des surfaces. Nous, qui vivons à fleur de terre, nous ne pouvons guère que nous plaindre, mais la plainte humaine passe, avec le vent, sous la porte d'airain des plus hauts palais ; elle est écoutée sans doute par ces pitiés silencieuses qui veillent au fond des cloîtres, comme elle peut être entendue des tombes.

Pourquoi la Méditation, le Renoncement, le Recueillement, l'Amour ne donneraient-ils pas une âme nouvelle au monde, en inspirant, s'ils ont l'oreille des puissants de la terre, quelqu'un de ces grands actes décisifs et miraculeux qui changent ou activent, de siècle en siècle, la marche morale des générations ?

Alors il se pourra que l'Acte de charité, l'acte humain surnaturel, le miracle selon Pascal, rende à l'homme régénéré l'espérance et la foi dans une justice immanente. Le miracle positif fera croire au miracle transcendant, à Dieu.

Alors, selon la parole du Père Hyacinthe, alors pourra se réaliser, dépouillée des superstitions cléricales, une catholicité nouvelle, bien chrétienne, le christianisme, vraiment universel, réconcilié avec la science, la conscience et la liberté.

L'heure présente est solennelle et singulière. Les souverains

se visitent entre eux. Ménélick, ce faux barbare, parle en héros, en homme et en vrai chevalier chrétien. Le Pape, vêtu de blancheur, assis, grave et muet, au bord de sa tombe, écoute et regarde. Frédéric III doit bien quelquefois, du fond de la mort, parler dans l'ombre à son successeur, qui sait prier. Partout, autour des puissants, la pensée appelle, le cœur implore. Partout les signes se multiplient. Le siècle va mourir. Le monde attend un miracle, celui de son salut moral, comme il espérait, en l'an mille, son salut matériel... Qui sait ? Les grands sont les responsables... Le vingtième siècle croira en quelque chose si quelqu'un de grand l'a voulu.

Jean Aicard.

La correspondance conservée³ entre les deux hommes commence en octobre 1896, les deux premières missives reçues par Jean Aicard étant plus précisément de la main de M^{me} Loyson.

Dans la première lettre, écrite de Neuilly⁴ le 19 octobre 1896, l'épouse du prédicateur s'adresse à « celui qui a écrit le poème de *Jésus*⁵ » : elle l'informe que sa santé est altérée et que le médecin lui a prescrit un séjour dans le Midi ; souhaitant venir dans le Var, elle demande à Jean Aicard de lui suggérer quelques endroits propices.

Notre poète s'empressa par retour du courrier : dans une deuxième lettre, du 22 octobre, M^{me} Loyson le remercie en effet chaleureusement, lui indique que leur départ sera différé jusqu'au retour d'un temps plus clément dans le Var et termine par un « Recevez, Monsieur, avec nos remerciements sincères,

³ Six lettres à la bibliothèque numérique des *Lauriers-Roses* et une carte de visite dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon.

⁴ M. et M^{me} Loyson avaient leur domicile à Neuilly au 29 boulevard Inkermann.

⁵ L'ouvrage est sorti chez Ernest Flammarion au début mars 1896.

our happy anticipation of making your acquaintance » qui confirme que les intéressés ne se connaissaient pas.

La lettre suivante, du 7 novembre, est de la main du père Hyacinthe qui indique qu'il a lu le *Jésus*.

Les villégiateurs arrivèrent à la fin du mois :

Hyères, Hôtel des Ambassadeurs,
le 1^{er} Décembre 1896.

Monsieur,

Nous sommes installés, et fort bien installés, dans un hôtel que l'on dit clérical (?), mais où nous sommes l'objet d'attentions très particulières. L'hiver, au dire des habitants du pays, est rigoureux ; nous le trouvons un printemps, en comparaison de celui que nous avons laissé à Paris. J'espère que la santé de ma femme s'en accommodera tout-à-fait, et que nous ne serons pas obligés de chercher plus au midi, dans cette Afrique française qui lui a laissé un si profond souvenir.

On m'a déjà demandé de donner quelques conférences. Il est possible que je le fasse, d'abord à Toulon, puis ici, non directement sur les questions religieuses, mais sur les grandes et urgentes réformes morales et sociales, dont le besoin est senti par tous les cœurs droits, par tous les esprits réfléchis, et qui, si nous les entreprenons, nous ramèneront un jour à la religion de l'âme et de Dieu.

Vous voulez bien m'offrir vos services, Monsieur, je les accepte, si vous pouvez me mettre en rapport avec quelques personnes propres à m'aider en pareille occurrence, ou si vous pouvez me recommander à la presse sans le concours de laquelle on ne peut pas grand'chose.

Vos amis, MM. Castueil et Massel, ont été très bien pour moi. Ce dernier m'a promis une lettre pour le maire de Toulon.

À l'âge où je suis, je devrais me reposer, mais je désire em-

ployer mes forces, tant qu'il m'en reste, pour la grande œuvre – qui n'a rien de sectaire – à laquelle j'ai consacré ma vie. J'entends, malgré moi, une voix intérieure comme celle qui parlait aux anciens apôtres : *Vae mihi si non evangelizavero !*

Recevez, je vous prie, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de toute ma sympathie.

Hyacinthe Loyson

M^{me} Loyson a été heureuse de faire la connaissance de Madame votre sœur, et moi aux regrets d'avoir manqué sa visite.

La bonne Jacqueline s'était donc aussitôt empressée auprès des visiteurs et c'est très certainement Jean qui recommanda le père Loyson au *Petit Var* :

L'EX-PÈRE HYACINTHE

Nous avons eu, hier, l'honneur de recevoir la visite de M. Loyson, l'ex-père Hyacinthe, accompagné de M^{me} Loyson, sa femme. Ils se rendent à Hyères où ils comptent passer quelque temps, la santé de M^{me} Loyson ayant besoin du doux climat de notre chère Provence.

L'illustre vieillard, qui paraît encore doué d'une vigueur peu commune à son âge, nous a dit qu'il se proposait de donner à Toulon une conférence sur le socialisme. Il estime qu'aujourd'hui le plus grand, le plus noble but de la société et la meilleure des politiques sont de chercher, par une fraternelle bienveillance et par des réformes incessantes, à améliorer le sort des humbles, de ceux que les besoins de leur famille, obligent, condamnent toute leur vie à un pénible labeur quotidien.

Dans le court et charmant entretien que nous avons eu, M. et M^{me} Loyson nous ont succinctement exposé quelques-unes de leurs vues sur la société actuelle, sur les croyances religieuses,

sur l'état et le rôle de la femme française, qui est encore trop sous la dépendance du confessionnal, et ne vit pas assez en communion d'idées avec le mari, le vrai, l'unique chef de la famille.

Il constate qu'il se fait en ce moment une sérieuse tentative du côté de l'Église pour envahir la démocratie, et il est d'avis que la pire des choses serait une République cléricale, ce à quoi tendent et le clergé et les chefs éclairés de la réaction.

Et nous éprouvons un profond sentiment d'admiration et de tristesse à entendre cette voix qui dans la vaste basilique de Notre-Dame avait autrefois fait palpiter tant de cœurs et charmé tant d'auditeurs d'élite, de son éloquence élevée, abondante et pathétique ; — à considérer cet homme qui n'avait pas craint d'engager la lutte contre cette puissante Église catholique dont il fut une des plus brillantes espérances et qui l'eût sans doute comblé d'honneurs s'il se fût soumis à ses ordres et eût fait abnégation complète de sa personnalité ; — cet homme qui loin déjà de sa jeune gloire, et dans la renonciation de celle que l'avenir lui promettait, s'achemine vers le terme de sa longue existence, appuyé sur le bras de sa digne et dévouée compagne, sans amertume, sans faiblesse, regardant toujours en haut, plein du rayonnement d'un généreux idéal.

La visite du cardinal Hyacinthe Loyson ne nous eût pas fait éprouver la vive et bienfaisante émotion que nous avons ressentie à la vue de l'illustre réfractaire⁶.

Le défaut de pièces d'archives ou d'articles de presse ne permet pas de connaître le détail du séjour des Loyson dans le Var.

La correspondance de Jean Aicard contient encore deux envois du père Loyson : une carte de visite non datée par laquelle

⁶ *Le Petit Var, journal républicain quotidien*, 17^e année, n° 5878, dimanche 6 décembre 1896, page 1, colonnes 3-4.

il demande une entrée pour *Le Manteau du Roi* (1907) et une petite lettre du 9 mai 1909 priant notre écrivain d'apporter sa contribution pour un monument à la mémoire de Lamennais.

LE FACTEUR MAURIN

En juillet 1884, Toulon fut de nouveau foyer de choléra : le fléau avait déjà ravagé la ville en juin-septembre 1835, septembre-octobre 1837, septembre-octobre 1849 et en septembre-octobre 1865. L'épidémie se répandait facilement dans la vieille ville, victime de sa surpopulation et d'une hygiène insuffisante. Les morts se comptaient par centaines et le service de l'état civil qui, en temps « normal », ouvrait un seul registre annuel, devait en fournir deux dans les années de contagion !

Dès qu'une alerte était donnée, de nombreux habitants quittaient la ville et partaient se réfugier dans les campagnes et les « cabanons » : ceux qui étaient indemnes pouvaient, ainsi, échapper au mal... mais ceux qui étaient déjà atteints – sans forcément le savoir – contribuaient alors à la propagation du vibrion !

Les services, commerces et entreprises étaient désorganisés, ce qui ajoutait à la confusion et à la précarité pour ceux qui étaient demeurés en ville.

Le fléau n'épargnait personne et semait partout la désolation. Les situations dramatiques se multipliaient et tous les dévouements ne suffisaient pas à apporter les secours et le réconfort nécessaire aux éprouvés.

Grâce à Jean Aicard, un destin tragique est sorti de l'anonymat qui allait l'engloutir à tout jamais, celui du FACTEUR MAURIN.

En ce mois de juillet 1884, alors que sévissait une forte chaleur, Jérôme-Siméon Maurin, facteur des Postes, qui effectuait son service à pied, se sentant fatigué, avait sollicité quelques heures de repos. L'absence d'un remplaçant disponible et la surcharge des services du courrier en ces temps d'incertitude n'avaient pas permis à son chef d'accéder à sa demande : Maurin prit donc « sa boîte » et s'en fut sur routes et chemins. La fatigue et le *cagnard* eurent raison de sa santé chancelante et, le 17 juillet 1884, à deux heures de l'après-midi, l'infortuné facteur s'écroula : il mourut là, probablement seul, sur le chemin !

Son acte de décès⁷, établi comme tous les autres à la hâte, le dit âgé de cinquante-huit ans, né à Pégomas (Alpes-Maritimes) et domicilié à Toulon au quartier des abattoirs ; ses parents ne sont pas nommés, les témoins n'ayant pu fournir les renseignements...

L'infortuné Maurin était bien mal connu de ses concitoyens : dans la réalité, il était né à Pégomas le 21 mai 1836, de Jean-Baptiste, cultivateur âgé de 35 ans, et de Catherine Puverel, âgée de 28 ans⁸. Il n'avait donc que quarante-huit ans !

Le quotidien local, dans sa chronique journalière du fléau, signala la mort du pauvre facteur, essentiellement pour en faire valoir l'exemplarité :

Voici qu'un malheureux facteur des postes vient d'être victime de ce surcroît de travail.

Le facteur Maurin avait demandé, hier matin, quelques heures de repos ; ce repos lui a été refusé, et Maurin est mort,

⁷ Archives municipales de Toulon, année 1884, registre des décès, acte n° 1536.

⁸ Archives municipales de Pégomas (département des Alpes-Maritimes, arrondissement de Grasse), année 1836, registre des naissances, acte n° 10.

sur la route, brisé de fatigue, victime de son travail et plus encore de l'incurie de ses chefs.

Alors que, dans toutes les administrations, dans la marine, dans l'armée, les précautions les plus minutieuses sont prises pour éviter aux hommes et aux employés un surcroît de travail et de trop lourdes fatigues, l'administration des postes et télégraphes semble se plaire à rendre de plus en plus difficile le service de ses administrés.

Les facteurs, surtout, sont surmenés outre mesure. Espérons que le pénible exemple d'hier servira désormais de leçon⁹.

Jean Aicard fut justement ému par cette destinée tragique, non seulement parce qu'elle était celle d'un humble travailleur, mais aussi parce qu'il avait bénéficié du service du défunt qui lui apportait quotidiennement son volumineux courrier. Le long article qu'il fit parvenir au journal est un véritable éloge funèbre de cet humble travailleur, « sous-agent » du service des Postes et des Télégraphes, victime de son devoir... Il mérite d'être cité en entier :

LE FACTEUR

M. Jean Aicard nous adresse la lettre suivante :

« Le facteur Maurin avait demandé, hier matin, quelques heures de repos ; ce repos lui a été refusé ; et Maurin est mort... sur la route !... »

Je viens de lire ces lignes dans le *Petit Var*, et je me sens troublé d'une profonde émotion... « *Et Maurin est mort..., sur la route !...* » Je ne sais pas de parole plus concise, plus éloquente, qui puisse mieux peindre la simplicité d'une vie accomplie jus-

⁹ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1383 du samedi 19 juillet 1884, page 2, colonne 1.

qu'au bout du devoir, la simplicité d'une mort, mort misérable, héroïquement misérable.

Le *Petit Var* insère cette note parmi d'autres, entre lesquelles elle se perd, sous la rubrique : *la Santé Publique*. Eh bien ! il faut qu'elle sorte, qu'elle éclate aux yeux, au cœur des chefs du facteur, aux yeux et au cœur du public.

On meurt du choléra tout autour de nous ; il ne faut pas qu'on puisse mourir uniquement de fatigue ; il ne faut pas qu'on meure seulement de son devoir ; il ne faut pas que le devoir soit une aggravation du fléau, surtout pour les humbles.

Quand les chefs se tuent à la peine, cela fait partie de leur honneur ; ils ont (je l'espère pour l'honneur du monde) l'estime publique en récompense ; et s'ils tombent, ce n'est pas du moins sur les grands chemins, si solitaires en temps de peste, au soleil écrasant, dans la poussière... Ah ! je vous jure, cher lecteur, que je ne pense pas à faire de la littérature, ni de la politique, ni du socialisme ; je vous dis la chose comme je peux, comme je la vois, comme je la sens... Pauvre Maurin ! pauvre vieux facteur en blouse bleue, tu m'en as porté, des lettres, dans ta vie ! et je t'accueillais tous les jours de mon mieux ; et tu refusais le verre plein : « Non, monsieur ; si je buvais comme le veut la soif, avant la fin de la journée, ça n'irait plus, le travail ! Ah ! mais non ! merci bien... »

Tu as été facteur à La Garde ; c'est là que je t'ai connu, il y a quinze ans ; puis à Toulon, et jamais je ne te perdis de vue ; je te rencontrais presque tous les jours — il y a trois jours encore, sur cette route du Cap-Brun où tu es tombé hier, — mort — mort de fatigue, — où je te revois, des yeux de mon cœur : la poussière épaisse souille ta grande barbe dont tu étais fier ; ta tête, qui s'est découverte en frappant la route, — quoique morte, est chaude au soleil... Et ta boîte, ta boîte sacrée, le dépôt confié à l'honneur du pauvre homme, s'est ouverte, éparpillant

les lettres que ta main, du geste suprême, veut protéger encore.

Tu es Légion, brave homme ; et ton régiment est un des plus beaux du monde, vaillant marcheur au bâton ferré ; en blouse bleue comme un paysan, en collet rouge comme un soldat, tu vas, facteur, distribuant de l'écriture, de la pensée, des journaux, des lettres, du travail, de l'espérance, du commerce, de l'amitié et de l'amour — par le monde. Ici, là, sur tous les points où s'arrêtent les réseaux des voies ferrées et des fils télégraphiques, tu parais ; ce que les puissantes mécaniques du siècle ne font pas, il faut bien qu'un homme de chair et d'os les fasse ; elles ne vont pas partout, les machines ; et ton soulier pesant, à travers le monde entier, bat les routes, d'une marche éternelle, pour porter aux gens des nouvelles de ce qu'ils désirent, de ce qu'ils aiment. Les fiancées, les mères, les familles, tu les rattaches aux absents ; et le chien des fermes t'annonce du plus loin, avec des cris de joie, te connaissant pour un ami.

... « *Le facteur Maurin avait demandé, hier matin, quelques heures de repos ; ce repos lui a été refusé, et Maurin est mort, brisé de fatigue, sur la, route !* »

Une épidémie frappe nos rivages, alarme la France, l'Europe. Nos parents, nos amis lointains, ceux même qui semblaient nous oublier, s'informent de nous aujourd'hui ; ceux qui ont dû et pu fuir le fléau s'informent de leurs intérêts en souffrance ; on est un peu, — moralement, — prisonnier d'un cordon sanitaire ; — on a besoin de plus de nouvelles ; on en reçoit ; on en donne davantage ; on s'abonne à des journaux ; les autorités, les particuliers échangent plus de dépêches qu'en aucun temps ; d'où il suit que les employés des Postes et des Télégraphes sont à bout de forces, s'exténuent — dans les bureaux comme sur les routes... — Mais que fait-on pour eux, tandis que la Compagnie P.-L.-M., par exemple, distribue à ses employés des remèdes et des cordiaux ? Que fait pour les siens l'administration des

Postes ? Qui parlera pour les bons facteurs ? Ce sera Maurin ; ce pauvre mort rendra à ses camarades le service de plaider pour eux. Il fallait que l'un d'eux mourût pour qu'on crût à leur fatigue. Eh bien ! « *le facteur Maurin est mort, brisé de fatigue, sur la route.* »

Imprimez cet article dans le *Petit Var*, mon cher rédacteur ; votre note l'a provoqué, mais elle sera perdue, j'en ai peur, parmi les autres annonces de mort. Nos députés liront l'article ; nous le leur enverrons. Conjurons-les de faire donner des aides, du soulagement, à nos braves facteurs, aux intrépides travailleurs des postes. Cette épidémie peut durer encore... la chaleur torride qui nous accable doit durer ; nos facteurs sont payés 45 sous par jour pour faire 30 kilomètres par jour ; ils en font 50 ! Qu'on avise M. le Ministre des Postes et Télégraphes, qu'on le renseigne, qu'on provoque des mesures. Si on a refusé à Maurin un jour de repos, c'est évidemment qu'on voulait avant tout assurer le service et qu'on n'avait pas de suppléant. — Qu'on nous en donne.

M. le Ministre ne pourra pas résister, ne résistera pas à l'éloquence de cette simple phrase (mais il faut qu'il la voie ici écrite en capitales) :

« LE FACTEUR MAURIN AVAIT DEMANDÉ, HIER MATIN, QUELQUES HEURES DE REPOS ; CE REPOS LUI A ÉTÉ REFUSÉ ; ET MAURIN EST MORT, — SUR LA ROUTE¹⁰. »

Les journaux de Paris lui firent écho, apportant comme un hommage national à ce travailleur de l'ombre, jamais distingué :

« On annonce également l'arrivée — un peu tardive — de deux agents supérieurs du ministère des postes et télégraphes, qui

¹⁰ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1385 du lundi 21 juillet 1884, page 1, colonnes 3-4, et page 2, colonne 1.

viennent à Toulon faire une enquête sur l'insuffisance du service postal et télégraphique, et sur les causes de la mort du facteur Maurin qui a été frappé en faisant son service, que le receveur de Toulon ne lui avait pas permis de suspendre, par suite du manque de personnel. Le poète Jean Aicard a pris, dans un journal de la localité, la défense de ce sous-agent victime de son devoir.

« Le représentant de M. Cochery aura à se préoccuper de la mauvaise aération du bureau de poste, du dévouement et de la bonne volonté dont le personnel des postes et des télégraphes a fait preuve en général depuis le commencement de l'épidémie, et auquel tout le monde, du reste, rend hommage¹¹. »

En avril 1909, alors qu'il venait d'être élu membre de l'Académie française, Jean Aicard rendit un nouvel hommage aux facteurs des Postes et rappela l'histoire du facteur Maurin — en changeant, toutefois, son patronyme :

Le Facteur des Postes SOUVENIR

Pour l'habitant de Paris, la Poste est un vaste mécanisme mal connu, — et les postiers sont des rouages.

À Paris, on ne songe peut-être pas à *aimer* son facteur ; le connaît-on seulement ? C'est par le concierge qu'il est reçu, on ne le voit guère ; ce n'est pas un homme, un ami, c'est le moyen de transport des lettres ou des imprimés.

À la campagne, on peut le rencontrer dans le chemin désert, on fait un bout de route avec lui en causant. À Paris, en vérité, on ne peut le suivre de porte en porte sur les trottoirs populeux.

¹¹ *Le Gaulois*, 18^e année, n° 736, lundi 21 juillet 1884, page 2, colonne 4. — Information identique dans *La Presse*, n° 203 du mardi 22 juillet 1884, page 2, colonne 5.

À la campagne, où j'ai passé une moitié de ma vie, le facteur est un visiteur, désiré, espéré, appelé. Que de fois on va l'attendre tout au bout de l'avenue :

- Vous êtes en retard aujourd'hui !
- C'est qu'il y a eu un déraillement !
- Diable !
- Mais pas d'accident de personne.
- Ah ! bon.
- Il fait bien chaud, ce matin !
- Venez prendre un verre de vin frais...
- Ce n'est pas de refus.
- Bonjour, facteur, à ce soir.
- Maintenez-vous en santé. Au bon revoir !

Il s'en va, la boîte au flanc, son bâton en main, et battant de ses gros souliers ferrés le chemin sonore... Les chiens, qui l'ont assez mal accueilli à l'arrivée, l'accompagnent, au départ, de leurs jappements inquiets. Cet homme, qui apporte et remporte chaque jour des choses qui ne se mangent pas, leur demeure suspect, ils grognent sur ses talons ; ils ont tort, mais ils sont excusables. Mettons-nous à leur place : l'âge du papier ne saurait les intéresser.

Dans ma petite commune, en Provence, j'ai vu longtemps arriver tous les jours sur ma terrasse un brave facteur, d'âge mûr, à très longue barbe, nommé Bernard. Débonnaire, paternel, familier et déférent dans la mesure convenable, à la fois modeste, doux et fier, Bernard était un homme à citer comme un modèle de bon citoyen, parce qu'il avait un haut sentiment de ses droits et de ses devoirs.

* * *

— Monsieur, me disait Bernard, vous avez dû causer quelquefois avec des maçons ?

— Oui, Bernard, et même cette semaine encore j'ai causé avec Darboux qui a rebâti mon poulailler.

— Un bon maçon, ce Darboux, monsieur, et toujours en belle humeur !... Eh bien, il a dû vous dire que son métier est le premier du monde parce qu'il est le plus ancien... C'est, d'après lui, un métier aussi vénérable que celui de laboureur et celui de boulanger.

— Je partage son opinion, Bernard.

— Moi aussi, monsieur... Mais le nôtre, d'état, celui de facteur, j'ai dans l'idée qu'il est respectable au moins autant que celui de Darboux, quoiqu'à la vérité il ne soit pas parmi les plus anciens. Croyez-vous, monsieur, que, dans notre siècle, les lettres, les journaux, les livres que je vous apporte ne soient pas aussi importants pour le monde que le pain lui-même ?

— Ma foi, Bernard, je suis bien tenté vous répondre que oui. On ne vit pas seulement de pain, c'est sûr. On vit de bonnes idées, et même on ne se nourrit de pain que pour arriver à développer son intelligence et à jouir des belles pensées. Le malheur est qu'il y ait aussi parfois, dans votre boîte, des imprimés un peu bêtes ou un peu méchants. Mais bah ! il faut bien que le bon domine, puisque le monde ne finit pas !

— Et il n'est pas près de finir, monsieur, parce que le monde veut vivre.

Je saluai au passage la théorie de la *Volonté de l'espèce* et je répondis :

— Rien n'est plus certain, Bernard. Et c'est pourquoi toutes les guerres finissent toujours par la paix.

— Eh bien, monsieur, faites donc comprendre toutes ces choses à Darboux. Dites-lui que, dans nos siècles, un facteur vaut un maçon et un porteur de pain. Et..., à l'occasion, dites à notre député que je fais 35 kilomètres par jour pour un salaire qui n'est vraiment pas un honnête salaire, soit dit sans offenser l'administration.

Ainsi parlait Bernard.

Il lui arriva d'obtenir de l'avancement. Il fut nommé facteur « à la ville », à Toulon. Toutefois, il avait à faire les distributions dans la banlieue, et il ne quitta point les lourds souliers cloutés, ni le bâton ferré.

Le choléra de 1885 éclata brusquement chez nous et fut terrible. Toulon fut dévasté. Il y avait en ville 200 décès par jour. Nous étions au plus rude des chaleurs du mois d'août.

Or, Bernard avait vieilli. Un matin, en pleine épidémie, se sentant mal à son aise, il demanda à son chef de le faire remplacer. Mais le personnel étant insuffisant, on pria Bernard de faire sa tournée ce jour-là encore.

— Dispensez-m'en..., je suis si fatigué !

— Que voulez-vous ! nous manquons d'aides. Le public veut avoir ses lettres, surtout en ces temps d'épidémie... *il faut assurer le service*, Bernard !

Mot magique ! il faut aux hommes du pain ; il faut au cœur des lettres comme il en faut aux gens d'affaires ; il faut aux esprits des journaux et des livres ; Bernard partit.

Quelques heures après, on vint m'annoncer qu'il était mort. On avait trouvé le vaillant serviteur des hommes sur le bord de la grand' route poudreuse, tombé, face contre terre, sous un soleil de canicule, sa longue belle barbe bien soignée, dont il était si fier, toute souillée de poussière ! Sa boîte chavirée avait lancé autour de lui les lettres éparses, et le bras du mort s'était immobilisé dans le geste touchant de les ramasser et de les protéger encore.

Ému aux larmes, je dis aussitôt, dans un journal de Toulon, l'émotion que devait causer cette mort et qu'il fallait que Paris nous envoyât au plus tôt des aides. Les aides arrivèrent enfin, parce que Bernard était mort.

Et, pendant plusieurs jours, les facteurs des communes environnantes, un par un, quand le service le leur permettait,

venaient frapper à ma porte rustique et me serrer la main...

Il faut aimer les facteurs. Cela veut dire qu'il faut se rendre compte de la dignité de leur fonction — et les traiter en conséquence. N'en doutez pas, lorsqu'ils sentiront leur cause efficacement aimée et servie, ils ne demanderont, eux aussi, qu'à servir avec amour le monde moderne — qui ne peut pas plus se passer d'eux qu'il ne se passe de pain.

JEAN AICARD

*de l'Académie Française*¹²

Les serviteurs modestes de la République travaillent dans l'anonymat ; en fin de carrière, ils quittent leur service dans le même *incognito* et sont bien vite oubliés, y compris de ceux qu'ils ont servis avec dévouement et régularité. Le facteur des Postes Jérôme-Siméon MAURIN, mort pendant sa tournée, le jeudi 17 juillet 1884, à deux heures après midi, victime du choléra, VICTIME DU DEVOIR, était l'un des leurs et l'hommage que lui a rendu Jean Aicard s'adressait également à tous ses semblables dont l'Histoire a oublié les noms.

LE COUP PASSA SI PRÈS

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux — réservoir inépuisable des plus extraordinaires trouvailles — publia, en mai 1911, la requête d'un « passant » à la recherche d'un poème citant Jean Aicard¹³ :

¹² *L'Intransigeant*, 29^e année, n° 10499, mardi 13 avril 1909, page 1, colonnes 1-2.

¹³ *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, volume 63, n° 1292, samedi 20 mai 1911, colonnes 639-640.

Après la Bataille. — Les auteurs du *Parnassiculet Contemporain* (ou leurs amis) ont écrit vers 1866 une parodie que José-Maria de Heredia savait par cœur et qu'il récitait avec gaîté, mais qui n'a jamais été imprimée :

Lemerre, ce libraire au sourire si doux
Suivi d'un seul garçon qu'il aimait entre tous
Pour sa taille exiguë et sa bosse aggravante
Parcourait à pas lents un soir de mise en vente
Le passage Choiseul sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit... etc.

La pièce se terminait ainsi :

Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le jeune Aicard en fit « un » en arrière
« Donne-lui tout de même Homère ! » dit Lemerre.

On désirerait connaître le vrai texte de cette petite pièce. Même les dix vers qui précèdent sont sujets à corrections car on ne les cite que de mémoire. Et qu'on ne craigne pas de publier le reste. Cette parodie est aimable pour tout le monde.

UN PASSANT.

La curiosité de ce lecteur anonyme fut vite satisfaite puisque la livraison suivante¹⁴ lui apporta la réponse :

Après la Bataille (LXIII, 639). — Cette parodie a été écrite en 1866, non par les auteurs du *Parnassiculet contemporain*,

¹⁴ *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, volume 63, n° 1293, mardi 30 mai 1911, colonne 725.

mais par le groupe des Parnassiens, principalement Verlaine et Mendès, et peut-être Coppée et Heredia. La voici tout entière :

Lemerre, ce libraire au sourire si doux,
Suivi d'un seul commis qu'il aimait entre tous
Pour son dos piriforme et sa bosse aggravante,
Parcourait près d'Aicard, un soir de mise en vente,
Le passage¹⁵ qu'un œil fameux rend effrayant.
Il lui sembla dans l'ombre entrevoir un client :
C'était un professeur de rudiment attique,
Qui rôdait, carottier¹⁶, le long de la boutique,
Louche, bigle, myope et presbyte à moitié,
Et qui criait : « Homère ! Homère ! Par pitié ! »
Lemerre ému tendit au commis plein d'échine
Un tome d'Ilias sur papyros de Chine
Et dit : « Tiens ! Donne Homère à ce pauvre Gaston. »
Tout à coup, au moment où l'aimable avorton
Tendait le livre, l'homme, une espèce de cancre,
Saisit un Quicherat¹⁷ dans sa main pleine d'encre,
Et vise au front Lemerre en criant : « Bitaubé¹⁸ ! »

¹⁵ NDLR. — Il s'agit ici du passage Choiseul, à Paris, où se trouvait la librairie d'Alphonse Lemerre.

¹⁶ NDLR. — Pour le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1718, un « carotier » est « un homme ou une femme qui jouent timidement, et sou à sou » ; les éditions de 1762 et 1798 orthographient « carottier » et celles de 1835, 1878 et 1932-1935 préfèrent « carotteur ». Pour d'autres dictionnaires, le verbe « carotter » signifie « escroquer, extorquer, soutirer, voler »...

¹⁷ NDLR. — Louis-Marie Quicherat (1799-1884), ancien élève de l'École normale supérieure, élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1864, bien connu pour ses *Dictionnaires Français-Latin et Latin-Français* au innombrables éditions.

¹⁸ NDLR. — Paul-Jérémie Bitaubé (1732-1808), né en Prusse d'une famille réfugiés français. Pasteur réformé, il préféra toutefois les études littéraires et est resté célèbre pour une belle traduction de l'épopée homérique.

Le coup fut tel qu'Émile était déjà tombé
Et que le Jeune Aicard en fit un¹⁹ en arrière.
« Donne-lui tout de même Homère ! » dit Lemerre.

A.L.

Le texte n'ayant jamais été publié et ne pouvant, de ce fait, être connu que des initiés, la signature « A. L. » me paraît devoir être celle d'Alphonse Lemerre en personne, le principal intéressé, probablement détenteur d'un des rares manuscrits...

Dans cette amusante parodie, il est facile de reconnaître le texte contrefait²⁰, puisé dans les œuvres du Maître :

Après la bataille

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « À boire ! à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissa

¹⁹ NDLR. — « ... en fit un » : un écart !

²⁰ HUGO (Victor), *Œuvres de Victor Hugo*, nouvelle édition, Poésie, tome VIII, *La Légende des siècles II*, Paris, Veuve A^dre Houssiaux éditeur, 1875, section XIII « Maintenant », I « Après la bataille », pages 173-174.

Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

SI J'AVAIS COMBATTU, QUI DONC AURAIT CHANTÉ ?

Jean Galtier-Boissière et Éric Battista attribuent à Jean Aicard l'alexandrin « Si j'avais combattu, qui donc aurait chanté ? »... mais sans citer de sources exactes²¹ : or, malgré de patientes recherches, je n'ai jamais trouvé ce vers dans l'œuvre de notre poète... Il a été dit, par ailleurs, que Jean Aicard aurait fait cette réponse à des détracteurs qui l'accusaient de ne pas avoir pris les armes en 1870²² : là encore, je n'ai trouvé aucune trace crédible d'un tel épisode... Ce qui est certain, c'est que cette interrogation n'est nullement de Jean Aicard : elle trouve ses sources dans la littérature gaëlique du XVII^e siècle !

Quoi qu'il en soit, la répartie pouvait effectivement être

²¹ GALTIER-BOISSIÈRE (Jean, 1891-1966), *Mémoires d'un Parisien*, Paris, la Table ronde, 1960-1963, trois volumes, 413-349-407 pages ; voir le volume III (1939-1960), page 196. — BATTISTA (Éric), *Georges Brassens*, Seysinet-Pariset, éditions du Grésivaudan, 1987, 214 pages de texte + 130 pages de planches. J'ai consulté la nouvelle édition, Barbentane, Équinoxe, 2001, 319-32 pages ; voir la citation à la page 284.

²² Voir, par exemple, sur le site Internet www.apophtegme.com, le *Sottisier gourmand* qui attribue cette citation à René Kerdyk : « Objecteur de conscience : *Si j'avais combattu, qui donc aurait chanté ?* répondait avec humour le poète Jean Aicard à ceux qui lui reprochaient de n'avoir pas pris un fusil en 1870. (René Kerdyk) ».

connue de Jean Aicard puisqu'elle fut mentionnée par deux auteurs qu'il connaissait très bien : l'historien Jules Michelet et le poète Edmond Haraucourt.

Jules Michelet, dans le premier volume de sa très célèbre *Histoire de France*, attribue la répartition à un barde présent à la bataille d'Inverlochy (2 février 1645) au cours de laquelle le marquis de Montrose défit le clan Campbell, sans toutefois pouvoir s'emparer de sa forteresse :

L'un des derniers bardes accompagnait Montrose, et pendant sa victoire d'Inverlochy, il contemplait la bataille du haut du château de ce nom. Montrose lui reprochant de ne pas y avoir pris part : « Si j'avais combattu, qui vous aurait chanté ? »²³.

Quant à Edmond Haraucourt, il mit en vers le dialogue imaginaire du poète avec son général, et c'est lui qui a créé l'alexandrin cité par Jean Galtier-Boissière et Éric Battista :

LE POÈTE

MONTROSE escaladait les chariots du camp.
« Holà ! je te rejoins ! je t'ai vu ! Depuis quand,
Double lâche, depuis quel jour, gratteur de harpe,
Convient-il de rester ici quand on s'écharpe,
Et de s'asseoir, au lieu de marcher au combat ?
Nous t'avons vu ! Méchant barde, mauvais soldat,
Ta carcasse tremblait de peur, à demi-morte !
Si c'est les horions que tu crains, j'en apporte !

²³ MICHELET (Jules), *Histoire de France*, tome premier, Paris, librairie classique de L. Hachette, 1833, in-8°, VIII-513 pages. Voir la section « Éclaircissements. Sur les Bardes », page 472.

Montrose frappe mieux encore que les Anglais !
On meurt pendu, d'avoir évité les boulets ! »

L'homme, sans voir l'épée au-dessus de sa tête,
Immobile, chantait le nombre et la défaite
Des ennemis, leur fuite et l'étendard honteux,
Les montagnards chassant ces troupeaux devant eux,
Pasteurs de gloire, et la gloire des Terres-Hautes !

« Tais-toi, lâche, ou je vais te transpercer les côtes !
On ne te permet plus de chanter les vainqueurs ! »

L'homme continuait et disait les grands cœurs,
La Tweed, l'Écosse libre et l'honneur des ancêtres...

« La patrie est en deuil sur la bouche des traîtres !
Ne déshonore pas les morts en les nommant ! »

Le barde racontait la bataille, et comment
Chacun des preux était tombé dans la mêlée ;
Il narrait les chevaux hennissants, la volée
Des flèches, les canons tonnants, les coups, les cris...
Son hymne triomphal emplissait le ciel gris.

Montrose, ému, laissait pendre sa lourde épée ;
Les soldats, se groupant autour de l'épopée,
Revivaient la victoire en écoutant les vers.

L'homme évoqua des soirs dans les futurs hivers,
Quand les petits-neveux rediraient son poème...

Ensuite, il se tourna, fier, la face encore blême,

L'œil rayonnant, et dit avec sérénité :

« Si j'avais combattu, qui donc aurait chanté ? »²⁴

L'histoire de la nation gaëlique a été retracée par James Logan qui confirme le fait et désigne le poète concerné comme ayant été John Lom Mac Donald (*Iain Lom Mac-Dhomhnaill* en langue gaëlique), né vers 1624 et mort vers 1710²⁵, barde officiel de son clan et, à ce titre, chargé d'en conserver la geste :

*John Lom Mac Donald was born in the reign of James the First of England, and, I believe, died either in the reign of Queen Anne, or that of her successor, at a very great age. He accompanied Montrose in all his wars, being named poet laureate to the king, and contributed to the support of the royal cause, probably as much by his songs as the marquis did by his sword. He celebrated in verse the notable victory at Kilsyth, which he attributes to Montrose, and that at Inverlochy, which he thinks was achieved by Alexander Mac Donald, commonly called Mac Coll, or Colcitach. This last poem he composed on the top of the Castle of Inverlochy, to which he had retired to view the battle ; and being reproached by Montrose for not taking the field, he asked the hero, who would have commemorated his valour had the bard been in the fight*²⁶ ?

²⁴ *Œuvres d'Edmond Haraucourt. Les âges. L'espoir du monde*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, collection « Petite bibliothèque littéraire », 1899, in-16, 316 pages. Voir la section « Dix-septième siècle », poème « Le poète », pages 268-269.

²⁵ Sa tombe est toujours visible au cimetière de l'église de Cille Choirille (Écosse).

²⁶ LOGAN (James), *The Scottish Gaël or, Celtic manners, as preserved among the Highlanders, being an historical and descriptive account of the inhabitants, antiquities, and national peculiarities of Scotland*, London, Smith, Elder and C^o, 1831, deux volumes in-8°, XL-393-436 pages. Le texte cité est pris à la page 247 du volume II. — Né à Aberdeen vers 1794 d'un

« John Lom Mac Donald est né sous le règne de James I^{er} d'Angleterre et, je crois, est mort sous le règne de la reine Anne, ou celui de son successeur, à un âge très avancé. Il accompagna Montrose dans toutes ses guerres, étant nommé le poète lauréat pour le roi, et a contribué à la défense de la cause royale, probablement autant par ses chansons que le marquis par son épée. Il a célébré en vers la remarquable victoire de Kilsyth, qu'il attribue à Montrose, et celle d'Inverlochy, dont il pense qu'elle a été achevée par Alexander Mac Donald, généralement appelé Mac Coll, ou Colcitach. Il composa cette dernière poésie au sommet du château d'Inverlochy, sur lequel il s'était retiré pour voir la bataille ; et étant sermonné par Montrose pour n'avoir pas occupé le terrain, il demanda au héros, qui aurait commémoré son courage si le barde avait été au combat ? »

On retrouve en effet dans les œuvres conservées et publiées de cet écrivain un long poème intitulé *Blar Inbhir-Lochidh* relatant la bataille d'Inverlochy, mais il est composé dans une langue gaëlique que seuls des paléographes spécialisés pourraient décrypter²⁷...

père riche marchand, James Logan, malgré un grave traumatisme crânien intervenu lors d'une rencontre sportive, put entrer à la *Royal Academy* et en sortit architecte vers 1826. Il partit en voyage et la découverte de la culture gaëlique lui donna l'idée de son ouvrage. Il est mort en avril 1872.

²⁷ *Orain le Iain Lom Mac-Dhomhnaill, Poems by John Lom Macdonald*, Glasgow, The Oasket Office, Henry Whyte, 1895, in-16, VI-127 pages ; edited by the Rev. A. Maclean Sinclair. — Dans son introduction, l'éditeur précise que les manuscrits en sa possession ont été écrits dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et même au début du XIX^e siècle, *taken down from oral recitation long after the death of their author*, « puisés dans une tradition orale longtemps après la mort de leur auteur » : l'œuvre du poète a, en effet, été écrite en gaëlique d'Écosse, une langue alors en grand déclin et dont la graphie était très variable ; les textes ainsi sauvegardés sont truffés d'erreurs et de fautes de versification ; des strophes ont pu passer d'un poème à un autre et certains paraissent même avoir été fusionnés... Le poème « Blar Inbhir-Lochidh » est publié aux pages 6-8 et assorti d'un commentaire his-

John Lom Mac Donald n'est guère connu dans notre pays où il a fait l'objet de très rares mentions : « Un des derniers poètes guerriers des Gaëls a été Jean Lom-Mac-Donald, poète lauréat du roi Jacques I^{er} ; il accompagna Montrose dans tous les combats, et chanta la victoire sur le champ même de la bataille. Pendant celle d'Inverlochy, il était placé sur la cime d'un château-fort voisin, et c'est de là qu'il vit et chanta le triomphe des siens²⁸. »

torique aux pages 8-10. — Il en existe une édition moderne avec traduction anglaise, mais je n'ai pu me la procurer : MACDONALD (John), *Orain Iain Luim*, Edinburgh, Scottish Academic press, collection « Scottish Gaelic texts » n° 8, for Scottish Gaelic texts Society, 1973, in-8°, XLVII-439 pages ; edited by Annie M. Mackenzie ; texte en gaélique d'Écosse et traduction anglaise en regard, bibliographie, glossaire.

²⁸ *Encyclopédie des gens du monde*, tome douzième, lettre G, Paris, librairie de Treuttel et Würtz, 1839, page 8, article « GAËLIQUE (LANGUE) ».

ANNIVERSAIRE DE WATERLOO *

18 Juin 1865

Jean AICARD

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus !
Lamartine.

En ce jour, je rêvais. Or, dans le ciel immense,
Cet infini visible où l'inconnu commence
Un fantôme surgit.
Les peuples, à ses pieds, comme une mer profonde
Et calme, se mouvaient. Et lui parlait au Monde
Comme un lion rugit :

« Mortels ! Voici venir le Bonheur sur la Terre !...
« Hier j'étais un homme. Aujourd'hui le Mystère
« Insondable pour vous se découvre à mes yeux.
« Mon orgueil indompté doubla votre souffrance ;
« Mais je viens racheter un long temps de démente :
« Écoutez ma parole ; elle vous vient des cieus !

* Archives municipales de Toulon, carton 1 S 38, chemise n° 384 « Waterloo », manuscrit autographe, 4 feuillets.

« Vous avez en vos mains la félicité vraie ;
« Vous pouvez séparer le froment de l'ivraie
 « Dans l'espace d'un jour.
« Tuez le mal sinistre ; et, dissipant la nue,
« Rayonnera pour cette étoile inconnue :
 « L'Universel Amour !

« Écrasez les serpents sous le fer de vos roues ;
« N'arborez que la Paix sublime sur vos proues :
« Seule, qu'elle aille enfin partout où l'homme va,
« Et, tous, vous règnerez à la fois sur le Globe !...
« Grâce au feu que Japet au firmament dérobe,
« En foudroyant Satan, regardez Jéhova !

« ... Il court, par l'Univers, un Spectre au regard fauve ;
« Un frère de la Mort, comme elle froid et chauve,
 « Et plus qu'elle hideux.
« La Mort n'a qu'une faux. Lui, marche couvert d'armes.
« Libres, buvant sans fin votre sang et vos larmes,
 « Ils cheminent tous deux.

« Ce morne travailleur brise et brise vos vies ;
« Sous lui les nations se courbent asservies
« Et pensent le guider selon leur volonté.
« Horreur ! Vous lui forgez tous les jours une armure !
« Il règne grâce à vous, qui, forçant la nature,
« Vous tuez pour qu'il vive une immortalité !

« Jadis vous lui donniez la flèche et la massue ;
« Mais à présent, afin que le Spectre vous tue
 « En nombreux bataillons ;

« Pour avoir le bonheur de voir gémir vos mères
« Pour faire plus souvent des restes de vos frères
 « Un engrais aux sillons,

« Votre génie ardent cherche, crée une foudre ;
« Dresse un Léviathan inouï, d'où la poudre
« Lancera la Terreur. Des hommes au travail
« Succombent pour bâtir l'horrible échafaudage ;
« Puis, de peur qu'il ne serve à quelque noble usage
« Tous, d'accord, vous placez le Spectre au gouvernail !

« Et le Spectre, joyeux, vous promet des *conquêtes* !
« À travers océans, cadavres, bruits, tempêtes,
 « Il s'ouvre des chemins !

« Plus sanglant que jamais, parmi les oriflammes
« Il passe ; un long frisson d'horreur étreint vos âmes,
 « Mais vous battez des mains !

« Du sang ! du sang ! encore du sang ! — ô soif étrange !
« Hagards, échevelés, resserrés en phalange
« Vous tombez !... pour défendre une toile en lambeaux !
« Que de fois sans raison vous vous livrez bataille !
« Mais qu'importe au soldat quand son cheval tressaille !
« *Vaincre ou mourir* ! — Pleurez, femmes, sur les tombeaux.

« Et ceux qui survivront, dans Paris ou dans Rome,
« Petits, vont s'abaisser encore autour d'un homme :
 « Le Général Vainqueur !

« Quel superbe bandit qu'un héros de victoire !
« Le Spectre affreux, c'est lui ! c'est la *Guerre* ou la *Gloire* ;
 « C'est toujours le Malheur !

« En vain d'un *Te Deum* et d'un titre sonore
« Vous couvrez ces forfaits dont le monde s'honore.
« Vos bourreaux morts en vain dorment au Panthéon.
« Courage ! Gloire ! Honneur !... — Néant ! le Mal vous guide ;
« Dieu qui maudit Caïn souillé d'un fratricide
« Plus bas que vos forçats jette un Napoléon ! »

Le Fantôme se tait. Soudain la Voix du Monde
S'élève : « Dieu proscrit ton nom, Guerre inféconde ;
L'Avenir t'est fermé ! »
Mais voici qu'un éclair dans l'espace rayonne ;
Et, tremblante, la voix reprend : « Maître, pardonne,
Nous avons blasphémé ! »

Une Ombre éblouissait ces milliers de Pygmées :
Jeunes hommes mourants, vieillards, débris d'armées,
Oubliant sa parole, exaltaient leur drapeau !
La lueur fugitive en sillonnant l'espace
Avait du vain fantôme illuminé la face,
Et tous rampaient... devant l'Homme au petit chapeau !!

Lui, triste, a détourné ses regards de la terre.
Il souffre, en attendant que l'Homme fasse taire
Le canon, ce tocsin. —
Est-ce un rêve ? — Hélas ! non ; France enthousiasmée,
Tu dissipes encor ton bonheur en fumée
Pour un autre Assassin !

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).